



**HAL**  
open science

## **L'auto-analyse d'un dirigeant communiste et d'un couple communiste : Albert Vassart et Cilly Geisenberg-Vassard**

Bernard Pudal, Claude Pennetier

### ► **To cite this version:**

Bernard Pudal, Claude Pennetier. L'auto-analyse d'un dirigeant communiste et d'un couple communiste : Albert Vassart et Cilly Geisenberg-Vassard. Bernard Pudal; Claude Pennetier. Le sujet communiste. Identités militantes et laboratoires du " moi ", Presses universitaires de Rennes, pp.105-138, 2014, 978-2-7535-3481-0. <10.4000/books.pur.50571>. <halshs-01224243>

**HAL Id: halshs-01224243**

**<https://shs.hal.science/halshs-01224243v1>**

Submitted on 4 Nov 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# L'AUTO-ANALYSE D'UN DIRIGEANT COMMUNISTE ET D'UN COUPLE COMMUNISTE : ALBERT VASSART ET CILLY GEISENBERG-VASSART<sup>1</sup>

(pre-print, paru dans Claude PENNETIER, Bernard PUDAL Dir., LE SUJET COMMUNISTE, identités militantes et laboratoires du « moi », Presses Universitaires de Rennes , 2014, pp. 105-138)

Bernard Pudal, Claude Pennetier.

Les egos-documents<sup>2</sup> d'Albert Vassart<sup>3</sup> - ses autobiographies de Parti (1925 ; 1931 ; 1933), ses *Mémoires* (1957) et surtout la correspondance qu'il entretint durant les années 1928-1931 avec Cilly Geisenberg<sup>4</sup> (qu'il épousa en septembre 1931) constituent une manne archivistique d'autant plus exceptionnelle qu'elle concerne l'un des principaux dirigeants de

---

<sup>1</sup> Nous ne serions trop remercier nos relectrices : Sophie Coeuré et Brigitte Studer, notamment, qui nous a « invité » à prospecter le contexte de formation de Cilly Geisenberg en Allemagne qui rend compte du caractère exceptionnel de ce couple, ainsi que Sylvie Tissot et Catherine Achin.

<sup>2</sup> Les « ego-documents » constituent une part non négligeable des archives personnelles, celles où le clivage privé-public est à la fois utilisé, mis en scène et mis en cause par un individu aux prises avec le travail sur soi. Cf Philippe Artières, Jean-François Laé, *Archives personnelles (Histoire, anthropologie et sociologie)*, Armand Colin, 2011. Dans le monde communiste, cette transgression à une histoire spécifique résultant notamment du renversement théorique qu'opère Marx rapportant l'être de l'homme à son être social. Cf *L'idéologie Allemande*.

<sup>3</sup> Albert Vassart (1898-1958) fut secrétaire de la Fédération Unitaire des Métaux de 1925 à 1930, membre du Comité central de l'Internationale Syndicale Rouge de 1928 à 1930, du Comité Central du Parti Communiste Français de 1926 à 1939, du Bureau Politique et secrétaire du Parti de 1929 à 1934, représentant du PCF au Comité Exécutif de l'IC en 1934-1935, Maire de Maison-Alfort de 1935 à 1939. Fin novembre 1939, il rompt avec le PCF et rend publique sa rupture début décembre. Arrêté néanmoins le 6 décembre, il affirmera être resté « d'un mutisme absolu pendant ses interrogatoires par la police ». Condamné à 5 ans de prison, il est libéré en septembre 1941. Il adhère début 1942 au POPF de Gilton. Victime d'une première tentative d'assassinat en Juin 1942. Une attestation du secrétariat d'État aux Forces Armées (15 mars 1949) d'appartenance aux F.F.C. certifie qu'il a servi en qualité d'Agent P.1 au réseau N.N.B (Libération Nord ?) du 1/5/44 au 30/9/44. Dans les Archives Tasca consultées par Denis Pechanski, il aurait souligné au juge Perez, durant l'instruction du Procès contre le POPF, que sa femme est juive, que plusieurs membres de sa famille ont été exterminées dans les camps (dont son frère en 1942) et que sa mère mourut au Ghetto de Varsovie. Ce n'est qu'en avril 1948 que la direction du POPF passa en procès devant la chambre civique. Albert Vassart fut condamné à la dégradation nationale à vie mais immédiatement absout en raison des services rendus à la Résistance (*Le Monde*, 9 avril 1948). Sollicité notamment par Branko Lazitch, il rédigea ses *Mémoires* dans les années 50, mais renoua aussi avec le Groupe Monatte. Une seule recherche lui a été consacrée, celle de Nathalie Topalov, *Essai biographique sur Albert Vassart, militant communiste et syndicaliste (1898-1931)*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Paris VII, Octobre 1991, 105p + annexes.

<sup>4</sup> Bernhard Bayerlein nous a communiqué les informations suivantes : Cilly Geisenberg, geb. 18.1.1895 in Sprottau, Deutsche, Jüdische Familie, 1917-1921 USPD, 1912-1929 KPD, 1933 KPF, Verheiratet mit Ludwig Geisenberg, (1943 in Auschwitz Birkenau ermordet), 1931 mit Albert Vassart, Stenographin, Schreibkraft, 1920-1922: Verlagsarbeit KPD; 1929: Ausschluss aus KPD "weg. Verbindung zur Brandler-Gruppe"; 1931-1933 (Paris): RGI (Herausgabe der RGI-Bulletins); 15.10.1934-11.5.1935 (Moskau): EKKI, Roman. LS und Internat. Frauensekretariat (je Instrukteurin); 1936: puliziert dreimal in den "Cahiers du bolchévisme" zur Frauenfrage (DBMOF)1924-1929 (DEU): MOPR DEU (Mitarb.); bis 1945: verliert Teil der Familie in Shoa (DBMOF).

CG, nationalité allemande, famille juive, mariée avec L. G. (assassiné à Auschwitz Birkenau en 1943), 1931 avec Vassart, secrétaire-dactylo 1920-1922 pour les éditions du KPD; 1929 exclue du KPD «pour liaison avec le groupe Brandler»; 1931-1933 (Paris): Intern. Syndicale rouge (édition de la publication de la ISR); 15.10.1934-11.5.1935 (Moscou): CEIC, secrétariat latin et secrétariat intern. des femmes ( instructrice); 1936: publie 3 articles dans les "Cahiers du bolchevisme" sur la question féminine (DBMOF)

la CGTU (Fédération de la métallurgie) et du Parti communiste français de ces années vingt et trente de fondation et de formation. Ces ego-documents jalonnent une trajectoire politique de détachement progressif du Parti communiste et nous introduisent, en particulier grâce à la correspondance, au « travail sur soi » de ce militant de plus en plus habité par le doute, à deux doigts de se retirer du « mouvement » en 1930-1931, sauvé *in extremis* par l'élimination/marginalisation du « groupe Barbé-Celor »<sup>5</sup>, délégué du Parti français à Moscou, puis progressivement relégué vers le secteur municipal sous le Front Populaire, avant de quitter le PCF peu après le Pacte Germano-soviétique.

Ses autobiographies de Parti, bien qu'elles relèvent toutes trois de l'encadrement biographique propre au monde communiste, Albert Vassart les rédige dans des contextes d'énonciation bien différents. De l'École de Bobigny (mi-novembre 1924-fin janvier 1925), destinée à former l'élite militante ouvrière d'un parti en voie de bolchevisation, date la première autobiographie, réalisée dans le cadre d'un exercice collectif auquel s'adonnent, sous la férule d'Alfred Kurella, instructeur de l'IC, tous les élèves-militants. La seconde (1931-1932) et la troisième (1933) procèdent de la politique de « vérification » de la commission des cadres, qu'il a lui-même contribué à instituer en 1931 comme il tint à le souligner dans ses *Mémoires*, et comme nous en constatons la trace dans les archives : les premières évaluations adjointes aux autobiographies de Parti sont de la plume d'Albert Vassart.

Les *Mémoires* datent des années 1950, époque où il collabora avec Branko Lazitch et Guy Lemonnier (Harmel), apportant ainsi sa pierre, non sans certaines réticences semble-t-il, à ces nombreuses entreprises « anti-communistes »<sup>6</sup> dont une des dimensions, sous l'impulsion d'Angelo Tasca notamment, vise à contester l'histoire édifiante que le PCF entend faire prévaloir. Elles se caractérisent moins par une analyse de son passé communiste que par un *témoignage* sur l'appareil central qui se targue d'être de première main, ce qui explique sans doute qu'elles furent l'une des sources privilégiées de toutes les histoires

---

<sup>5</sup> Claude Pennetier, Bernard Pudal, « Deux générations de militants communistes français (1931-1951) en proie à des procès d'épurations internes », in José Gotovitch, Anne Morelli (coordonné par), *Militantisme, militants*, Bruxelles, EVO, 2000, p. 115-133.

<sup>6</sup> On connaît mal la vie d'Albert Vassart durant l'Occupation et ensuite. Le fond Vassart (13 boîtes) de l'Institut d'Histoire Sociale (La « Souvarine ») n'offre que peu de documents « Vassart » à l'exception d'une « Note sur les mesures économiques et financières » (15 août 1943, 30p manuscrites) rédigées sur le papier à en tête de la Commission syndicale ouvrière et paysanne du POPF. Au libéralisme, d'après Vassart, doit être substituée une société fondée sur des principes communautaires. Il participe aussi à la société du Mont-Dore. Les journées d'études du Mont-Dore (10 au 14 avril 1943 puis en septembre) réunissent les mouvements qui « ont vu le jour depuis 1940 pour donner une armature idéologique et un contenu pratique à « la » Révolution nationale », cf Antonin Cohen, *De Vichy à la Communauté européenne*, p.261 et suivantes, PUF, 2012. Après guerre, il intervient dans l'école des cadres de la Confédération des Travailleurs Indépendants, à l'Association française des Amis de la liberté (1954-1956 au moins), au Centre d'Education Ouvrière de la CGT-FO.

« internes » du PCF<sup>7</sup>. Longtemps restées inédites, elles ne furent publiées qu'à partir de 1994, en six livraisons, dans *Les Cahiers d'histoire sociale* sous le titre *Les Mémoires de Vassart*<sup>8</sup>.

De sa correspondance avec Cilly Geisenberg (janvier 1928-juin 1931), nous exploiterons en premier lieu ses lettres (au nombre de 301), confiées à Jean Maitron après la mort de Cilly (1963) par sa fille<sup>9</sup>. Frappé par la richesse de celles-ci, Jean Maitron les avait fait dactylographier pour éventuelle publication, projet qu'il ne put mener à son terme. Seuls quelques extraits documentèrent un dossier sur la période « classe contre classe » dans *Le Mouvement social*<sup>10</sup>. Il s'agit d'une correspondance « amoureuse » et « politique » entre deux dirigeants communistes éloignés l'un de l'autre - elle étant en URSS puis principalement en Allemagne, lui en France -, tous deux projetant de vivre ensemble alors que toutes sortes de difficultés s'opposaient à leur idylle : la séparation entre Cilly et son mari, ex-secrétaire de *l'Internationale des Travailleurs de l'enseignement*, ne se fait pas sans difficultés et le devenir du deuxième enfant issu de ce premier mariage (Ilse) en est l'un des enjeux ; de plus, Cilly, exclue du KPD en juillet 1929 pour « Brandlérisme »<sup>11</sup>, ne maîtrise pas suffisamment la langue française pour pouvoir trouver rapidement du travail en France, dans le secrétariat ou comme sténo-dactylo, à un moment où la crise s'aggrave et où les étrangers rencontrent de plus en plus de difficultés<sup>12</sup>. Albert Vassart, de son côté, souvent malade (il est tuberculeux), n'envisage pas sans crainte, au moment où il songe à quitter, sinon le Parti communiste du

---

<sup>7</sup> Ce que reconnaît Philippe Robrieux dans son *Histoire intérieure du Parti communiste* (Fayard, 1984, Tome 4, p. 566-567) : « les divers papiers et, plus encore, la correspondance qu'il a léguée forment un tout d'une exceptionnelle richesse historique ».

<sup>8</sup> Dans les N° 3, 4, 5, 6, 8, 9 et 10 (?). (1994-1998), Albin Michel, revue semestrielle. Il y a un appareil critique. Une tentative de publication avait été faite par Branko Lazitch en 1968 chez Gallimard, Annie Kriegel était pressentie pour mettre au point cette édition. Ce projet non plus n'a pas abouti. Lettre de Branko Lazitch à Ilse, fille de Cilly, 13 mars 1968, Fond Vassart, IHS, bibliothèque Souvarine..

<sup>9</sup> Ilse Elsen, la fille de Cilly, se retrouva dépositaire des archives d'Albert et de Cilly après la mort de sa mère à Paris en 1963. Dans une lettre adressée à Branko Lazitch (8 mars 1968) elle raconte ses déconvenues avec les souvenirs d'Albert Vassart qu'elle a remis à un certain Francis Féraud (ou Férand), journaliste aux {Petites affiches} : « Albert avait en effet aussi noté ses souvenirs de la période 1939-1946, d'une part à la Santé entre les lignes de deux livres et d'autre part dans un cahier très épais - cette dernière partie après la Libération ». Ayant tout confié à Féraud (ou Férand) celui-ci lui rendit des documents incomplets : « un des deux livres manquait et dans le cahier on avait fait plusieurs coupes au rasoir pour enlever certaines pages ». « Ces souvenirs de l'Occupation et des expériences personnelles qu'il avait faites n'avaient pas - au contraire de ses mémoires de l'après-guerre au Front populaire - été rédigées ni naturellement été recopiées à la machine. Ils contenaient évidemment certains passages assez controversés ». Fond Vassart, IHS.-

<sup>10</sup> « Quelques documents relatifs à la tactique classe contre classe », *Le Mouvement social*, No. 70 (Jan. - Mar., 1970), pp. 25-29

<sup>11</sup> Du nom de Heinrich Brandler, communiste allemand membre du présidium de l'Internationale communiste en 1925-1927 puis opposant aux orientations de l'IC.

<sup>12</sup> (21 février 1931), Désireuse de travailler pour aider au financement de l'éducation de sa fille, Albert l'informe qu'en France les choses ne sont pas simples : « Actuellement, le contrôle des étrangers est très sévère par suite du chômage déjà important. Pour nous marier, il faut compter - s'il n'y a pas d'accident - deux mois au moins. C'est après ce délai seulement que tu pourras chercher à travailler. Je ne peux pas dire dans quelle mesure à ce moment là cela sera facile ou difficile. Il y a la crise... » ; « A plusieurs reprises, les camarades m'ont proposé du travail pour toi, lorsque je pensais que tu viendrais d'un jour à l'autre. » Il lui dit qu'il lui faudra apprendre le français et la sténo. Il gagne peu, dit-il : 1400 f. par mois comme permanent, soit le salaire de base d'un ouvrier métallurgiste parisien. Il n'a pas d'économies pour installer le ménage.

moins l' « appareil » comme il le dit, de retourner à l'usine. Follement amoureux, comme en témoigne plus qu'éloquemment cette correspondance<sup>13</sup>, le couple parvint à ses fins, non sans traverser des périodes d'incertitude, d'angoisse, de démoralisation et de crises dont Albert Vassart tient une sorte de chronique clinique.

Trois types d'ego-document par conséquent, trois types d'injonction à écrire sur soi dans des contextes historiques qui ne se recouvrent que partiellement. On peut les étudier comme des documents relevant de « l'autocompréhension » du militant, ce terme dispositionnel désignant, dans le fil de Roger Brubaker, « une subjectivité située »<sup>14</sup>. Sans impliquer une conception du moi comme entité homogène et limitée, il renvoie à la représentation à la fois cognitive et affective que l'individu se fait de lui-même et des mondes sociaux auxquels il participe. Les conditions d'énonciation de ces ego-documents, et par conséquent les censures et auto-censures qui les spécifient, diffèrent suffisamment pour qu'on puisse comparer leurs stratégies discursives. Seule la correspondance donne accès, et sans doute très partiellement, au *for intérieur*<sup>15</sup> d'Albert Vassart et au « travail » intellectuel *in progress* qui s'impose à lui dans cette période critique de la vie du PCF, aux postes qu'il occupe, alors parmi les tout premiers au moment où les principaux dirigeants sont soit dans l'illégalité soit en prison.

Des autobiographies de Parti aux *Mémoires* en passant par la correspondance, autrement dit du registre biographique que partagent les communistes qui adhèrent au référentiel socio-biographique de l'époque, aux registres auto-analytiques, dont la correspondance offre, comme par effraction, un accès privilégié, c'est ce *travail sur soi* qu'on se propose d'exhumer en exploitant la séquence doublement critique (amoureuse et politique) des années 1928-1932, et ses effets réflexifs. Ainsi que le rappelle Emmanuel Bourdieu, « dès que le cours habituel des occasions d'agir est modifié de manière significative, autrement dit, dès que le seuil d'adaptation acritique de nos dispositions est dépassé, tout se passe comme si la réflexion et la délibération consciente de l'agent prenait le relais de ses dispositions pour guider son action. Bref, la conscience critique est le fruit de situations critiques, c'est-à-dire extra-ordinaires »<sup>16</sup>. C'est une des dimensions essentielles du *travail sur soi* que cette

---

<sup>13</sup> Un extrait parmi mille autres : « Mais toutes les raisons qui me font aimer ton corps jusqu'à l'adoration et un peu au-delà des limites de la raison ne constituent pas tout mon amour. Pour d'autres raisons aussi puissantes et aussi émouvantes, j'aime ton âme autant que ton corps. J'aime ton intelligence, tes goûts, ta sensibilité, tes connaissances, toutes les formes de ta vie intellectuelle et morale ». . Lettre du 22 août 1929, de Toldmoos (sanatorium) où il séjourne.

<sup>14</sup> Brubaker (Roger), « Au-delà de "l'identité" », *ARSS*, n°139, 2001, p. 66-85.

<sup>15</sup> Claude Pernetier, Bernard Pudal, « For intérieur et remise de soi dans l'autobiographie communiste d'institution (1931-1939) : l'étude du cas Paul Esnault », in *Le For intérieur*, PUF, 1995.

<sup>16</sup> Emmanuel Bourdieu, *Savoir faire (contribution à une théorie dispositionnelle de l'action)*, Seuil, 1998, p. 166.

tentative, souvent chimérique, de substituer le réflexif et l'analytique au confort des certitudes dispositionnelles.

Si cette sociobiographie prend appui sur la biographie collective que nous réalisons par ailleurs, elle court néanmoins le risque de la sur-interprétation d'un insaisissable « je »<sup>17</sup>. Reconnaissons que les historiens doivent accepter de se laisser surprendre par des sources dont la richesse dépasse leurs capacités interprétatives, ce qui ne revient pas à user d'un subterfuge rhétorique pour céder à une mode, mais à prendre acte de cette simple règle de méthode édictée par Marc Bloch : « les causes, en histoire pas plus qu'ailleurs, ne se postulent pas. Elles se cherchent »<sup>18</sup> (p. 985, *Apologie*).

### **L'autobiographie de 1925 à l'École de Bobigny**

L'enquête biographique par la collecte d'autobiographies se met progressivement en place dans les années vingt pour prendre une forme institutionnellement plus nettement codifiée (sur la base d'un questionnaire impératif et associée à une commission de vérification spécifique) au début des années trente. Le statut de l'autobiographie de Parti est variable suivant les moments, les enjeux et les militants concernés. Si l'institution entend conduire une enquête sociologique et politique sur les « individus », les autobiographies elles-mêmes couvrent un large spectre comme l'attestent la lecture et l'analyse de près de 1 500 autobiographies d'institution. Du fait des appropriations multiples qu'en font les autobiographes, elles s'étagent de l'autobiographie collective (Annie Ernaux) au *curriculum vitae*, jusqu'à l'esquisse d'une auto-socio-analyse. L'autobiographie de parti, prise dans les jeux d'une institution totale ouverte, assujettie peu à peu à une vision cryptique de l'histoire, est *tout à la fois* un rite d'institution, le *curriculum vitae* d'un postulant au rôle de fonctionnaire de la révolution, une des pièces d'un dossier d'inquisition possible, un moment privilégié d'objectivation sociologique de soi, un acte oral ou d'écriture où se mêlent, selon

---

<sup>17</sup> Toute étude d'un cas individuel devrait être proscrite en un certain sens mais le problème que pose nécessairement une correspondance intime que caractérise une grande licence des propos et la description de ses « états d'âme » comme celle qu'entretiennent Albert Vassart et Cilly Geisenberg, c'est précisément qu'elle nous met en contact avec cette complexité de « l'individu » dont Durkheim disait qu'il est un infini....

<sup>18</sup> [Marc Bloch, Apologies pour l'histoire.](#)

des combinaisons multiples et chaque fois spécifiques, remise de soi et distance à l'institution<sup>19</sup>.

L'ensemble de ces dimensions forment la trame des autobiographies d'Albert Vassart. Dès l'École de Bobigny, les élèves furent donc requis de rédiger une autobiographie dont les consignes rédactionnelles données par le communiste allemand Alfred Kurella semblent assez floues. Il s'agissait de valider l'émergence d'une élite ouvrière « bolchevique » française et les scripteurs furent conviés à expliciter leur itinéraire vers le communisme<sup>20</sup> selon des modalités performatives analogues à des prophéties auto-réalisatrices. Ces bolcheviques apprenaient à le devenir en relatant leur conversion. Mais les autobiographes étaient assez libres, plus sans doute qu'ils ne le seront jamais, la contrainte institutionnelle étant moins prégnante qu'elle ne le devint avec la stalinisation. Le registre sociologique et politique structure la narration de la *prise de conscience*, tandis que l'acte autobiographique lui-même initie au « don de soi » au Parti<sup>21</sup> en abrogeant les frontières des espaces sociaux différenciés dans lesquels « fonctionnent » les communistes. C'est cette intrigue qu'adopte Albert Vassart qui s'affaire à rendre compte des *étapes* de sa « prise de conscience » et de son choix progressif de l'option bolchevique. Âgé d'à peine 25 ans, il recourt à un style qui demeurera le sien : sans ambages, tout en ne répugnant ni aux anecdotes significatives ni aux métaphores, voire aux jeux de mots. Vassart appartient à cette cohorte de militants ouvriers suffisamment dotés scolairement pour écrire sans difficulté. De plus, hyper-mnésique, semble-t-il, il s'afflige, dans sa correspondance avec Cilly, de perdre peu à peu cette aptitude. Le référentiel biographique « marxisant » - mélange hybride de « marxisme » et de sociologisme spontané -, impose son mythe biographique (Jean Peneff<sup>22</sup>) à ce processus de subjectivation et Vassart, s'il n'y déroge pas, tient à mettre en exergue l'idée que rien n'était joué. Aucun mécanisme dans sa recherche des causalités qui l'orientent vers le PCF. Certes, il mentionne d'entrée de jeu ses origines prolétariennes, la misère familiale, sa fierté d'être un

---

<sup>19</sup> Claude Pernetier, Bernard Pudal, (Dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Belin, 2002, 368p.

<sup>20</sup> Certaines autobiographies ainsi collectées fourniront la matière d'un ouvrage russe intitulé *La génération léniniste du prolétariat français*. D'autres ont pu être consultées dans les archives du RGASPI à Moscou.

<sup>21</sup> Macha Tournié a bien voulu traduire l'introduction de Kurella, et nous l'en remercions. Kurella dit avoir sous les yeux les autobiographies de ses auditeurs qui répondent à la question « comment êtes-vous devenu communiste ? ». Si l'on en croit Kurella, les autobiographies de cette jeune génération à laquelle appartient Vassart constituent « une merveilleuse anthologie du matérialisme historique qui met en relief le fait que l'existence détermine la conscience et non l'inverse ». L'un des changements qu'il s'agit d'opérer avec cette nouvelle génération concerne les rapports entre la vie privée et la vie publique. Le « moi » du militant doit être totalement absorbé par son « moi » politique, tel est le but recherché : « Celui qui connaît le mouvement communiste ouest-européen issu des tréfonds de la social-démocratie, sait qu'il y est si difficile de lutter contre la routine individuelle même chez les meilleurs camarades. Tant qu'il s'agit du travail du parti, tout va à merveille. Mais introduire le parti dans sa vie privée, la subordonner aux ordres et au contrôle du parti – alors là, non. (...) Il en est tout autrement dans la génération léniniste. Elle vit et meurt pour le parti »...

<sup>22</sup> Peneff Jean, op. cit.

ouvrier hautement qualifié (mouleur) ; certes, il rappelle le violent sentiment d'injustice qu'il ressentit quand il dut quitter l'école, mais il prend soin de noter que ces situations, et les affects qui leur sont associés, ne purent acquérir que progressivement un sens politique et ne jouèrent que peu à peu comme « déterminations » :

**À l'école communale, je me distinguais par des bons résultats, car j'avais une bonne mémoire et je retenais les leçons sans difficultés. Je complétais mon instruction primaire auprès du curé de village : je lui ai plu et il a promis de faire de moi un prêtre. Mais profitant avec plaisir de ses leçons et de ses livres, je ne croyais, cependant, pas à la vérité de ses théories et lorsque j'ai eu douze ans, il renonça à son affaire.**

**Entre dix et douze ans, j'ai obtenu le certificat scolaire et à cette époque remonte aussi ma première déception et ma première révolte.**

**En effet, j'avais pour voisin de classe le fils du directeur de l'usine tout à fait incapable d'apprendre ou de retenir la moindre chose. Néanmoins, malgré la différence de nos aptitudes, j'ai quitté l'école à douze ans, tandis que le fils du directeur est entré au collège-lycée.**

**L'absurdité d'une telle sélection m'a profondément choqué, mais vivant dans un milieu habitué docilement à supporter toutes sortes d'injustice, j'ai assez rapidement oublié ma peine et je suis rentré à l'usine.**

Il ne dissimule pas, bien au contraire, ses atermoiements pendant la guerre de 14-18, ni son patriotisme initial, et, usant d'un même procédé rhétorique tout au long de son autobiographie, il récuse toute linéarité d'un parcours qui mènerait sans contradictions de « l'instinct de classe » à la « conscience prolétarienne », comme en témoignent ces deux extraits où s'exprime cette sensibilité exacerbée à *l'historicité* des destins individuels, thématique qu'il reprendra dans ses *Mémoires* bien plus tard en l'imputant à son initiation au marxisme, à Bobigny précisément :

**J'ai fait rapidement connaissance de quelques jeunes camarades appartenant au cercle syndical et anarchiste. Dans l'ensemble, les idées exprimées dans ces milieux coïncidaient avec les miennes sur l'injustice et l'inégalité à l'école et à l'usine ; mais le ton des journaux comme « Bataille syndicale » me décontenançait (surtout les articles sur l'anti-militarisme et sur la pension des soldats — c'était en 1913) ; l'injustice me révoltait, mais l'armée me semblait comme quelque chose au-dessus de l'ignominie ambiante et j'étais un patriote tout en étant révolté.**

**Je connaissais peu le mouvement politique, cependant je suivais avec sympathie le mouvement communiste qui commençait à se développer, mais je trouvais les militants de province assez ternes se distinguant peu de leurs adversaires socialistes et comme je conservais mes relations avec de nombreux libertaires en Meurthe-et-Moselle j'ai pu étudier rapidement de façon conséquente les travaux de Sorel, Bakounine, Nietzsche, Malatesta, Kropotkine et Armand**

Dans une période idéologiquement confuse et très conflictuelle au sein du Parti communiste, (le travail d'homogénéisation partisan est en cours), cette recherche inquiète d'un accord « idéal » *personnellement investi* semble relever d'un type de croyance politique sinon spécifique du moins très accentué chez Vassart. L'autobiographie de 1925 révèle son penchant « intellectualiste » (goût pour les idées, les doctrines, les analyses documentées, la lecture et la controverse), un atout dans cette période de promotion « d'intellectuels organiques » mais aussi l'une des médiations *personnelles* nécessaires à son investissement militant

**Une fois adhérent du parti, je voulais rattraper le temps perdu à errer dans le brouillard de l'anarchie ; je voulais assimiler tout l'enseignement de Lénine et des autres marxistes. Dire que j'ai effectivement réussi, serait exagéré, car dans ce coin perdu de la province où je vis, il nous arrive plus souvent d'agir que d'étudier la théorie ; souvent la bonne volonté remplace la certitude qu'on est sur le bon chemin et, il est probable que de temps en temps je suis trop à gauche ; de toute façon cela se fait involontairement.**

**Très souvent, en province il y a trop peu de militants suffisamment instruits et leur ignorance est la cause de nombreuses erreurs néfastes pour l'organisation ; beaucoup de militants responsables, entièrement absorbés par le travail actif, n'ont jamais étudié le régime contre lequel ils luttent, d'où les raisons de leurs déviations et défaites.**

**Quant à moi, je devais souvent résoudre les problèmes à l'aveugle, selon l'inspiration du moment ; je débattais sur les choses que j'ignorais et en bonne foi soutenais des thèses absolument fausses et, en ce sens, je ne suis ni le seul ni le pire.**

À Bobigny, Vassart entame sa carrière de dirigeant révolutionnaire avide d'en découdre avec l'ennemi de classe, mais aussi désireux de parfaire son capital théorique.

**C'est avec un grand plaisir que j'ai accepté la proposition d'aller à l'école léniniste qui me délivrera de mes théories mensongères, qui**

**m'éclairera certains points sombres, me permettra de revenir dans ma fédération mieux armé pour la lutte contre le régime présent, en même temps elle me donnera la possibilité de partager mes connaissances acquises avec des camarades tout aussi assoiffés de connaissances, mais moins chanceux que moi n'ayant pas eu de possibilité de suivre les cours de notre école<sup>23</sup>.**

Sa culture politique et l'intensité de son autodidaxie, associés à sa jeunesse et à son savoir-faire de syndicaliste ouvrier, toutes ces dimensions essentielles de son capital politique initial furent à l'évidence perçus par les dirigeants communistes, tant en URSS<sup>24</sup> qu'en France. Elles joueront un rôle dans les responsabilités qui lui seront ultérieurement attribuées comme secrétaire administratif du Parti, liquidateur-gérant de la Banque Ouvrière et Paysanne, responsable de la mise sur pied d'un véritable Centre de documentation où il fera la connaissance d'un intellectuel de formation, le jeune philosophe Georges Politzer, auquel il se liera d'amitié et dont il fera son témoin à son mariage avec Cilly.

### **La correspondance amoureuse : 1928-1931**

Toute correspondance amoureuse a ses règles. Celle-ci s'inscrit dans l'avènement de l'autonomisation du « couple amoureux » durant la période 1920-1960<sup>25</sup>. Mais une autonomisation particulière. Albert Vassart découple son jugement à différentes reprises en distinguant deux registres : « comme amoureux » et « comme communiste ». L'enjeu, cependant, est bien de bâtir un *couple communiste* comme en témoigne sa réaction lorsqu'il apprend que la mère de Cilly, contrairement à leurs craintes, ne s'oppose pas à leur union.

**« Comme amoureux, je me réjouis beaucoup d'avoir ta mère avec nous, mais cependant comme communiste, je pense que c'est un peu pénible de constater que la plupart des camarades responsables qui connaissent notre situation ont sur la question une attitude plus « réactionnaire » que celle d'une femme de 60 ans qui pourtant n'a jamais manifesté l'intention de détruire le régime d'hypocrisie que nous subissons...La morale juive serait-elle plus**

---

<sup>23</sup> Sa correspondance témoigne aussi de ce « besoin » de théorie. Dans sa lettre du 21 novembre 1928, il écrit : « J'ai commencé la lecture de toute la littérature qui a été publiée récemment dans la nouvelle collection marxiste. Il y a dans cette collection un livre de Boukharine très intéressant sur le matérialisme, la dialectique, etc.. C'est très simplement écrit mais en même temps très précis et souvent je le lis étant couché ; il me faut quelquefois beaucoup de volonté pour que les lignes ne dansent pas devant mes yeux et pour que ta figure bien aimée ne vienne pas s'interposer entre le texte et mon regard... ». Il s'agit de *La Bibliothèque marxiste*, aux ESI, qui venait de faire paraître de D. Riazanov un « *Marx et Engels* », de G. Plekhanov, « *Les questions fondamentales du marxisme* » et de N. Boukharine, le livre que mentionne Vassart, « *La théorie du matérialisme historique* ».

<sup>24</sup> Il bénéficie des anticipations dont il fait l'objet, ne serait-ce qu'en obtenant très tôt dans sa carrière militante la prise en charge par les soviétiques d'un séjour en sanatorium en Crimée, en 1927. Comme il l'écrit à Cilly, il vit ce séjour comme un immense privilège.

<sup>25</sup> François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan, Coll1 128, 1993, p. 59-60.

**humaine que la morale communiste ? C'est assez paradoxal et peut-être pourras-tu discuter de cette question avec tous les « orthodoxes » qui se prétendent léninistes, mais qui se voilent la face quand nous avons la franchise de rechercher la meilleure formule d'émancipation sur le plan sentimental... ». (14 septembre 1928)**

Dans cette recherche de « la meilleure formule d'émancipation sur le plan sentimental », il ne s'agit pas, pour eux, de rabattre l'une des dimensions de leur identité sur l'autre, mais de les faire co-exister ou plus exactement de les harmoniser. Cette harmonisation fait l'objet des « négociations » de ce couple en voie de constitution. Il lui arrive, par exemple, à plusieurs reprises, de regretter que le ton de ses lettres soit trop « imprégné » du style du « militant ». Les conditions qui entourent l'acte d'écriture ne facilitent pas le passage du « sujet communiste » au « sujet amoureux » comme le donne à penser cet extrait de la lettre du 21 novembre 1928.

**« Et aujourd'hui, comme presque chaque fois que je t'écris la plupart du temps, c'est au bureau aussitôt après le déjeuner c'est-à-dire entre une heure et deux heures de l'après-midi. Bien souvent je ne suis pas encore rentré à une heure mais cependant il faut que pour deux heures ma lettre soit terminée. Quelque fois quand je n'ai pu m'échapper de la compagnie des camarades qui déjeunent avec moi, j'essaie de t'écrire pendant le travail. Mais c'est souvent difficile et c'est d'ailleurs un très mauvais exemple pour les camarades employés. C'est pourquoi ma tant aimée, mes lettres sont si souvent banales en même temps que très brèves ».**

Attentifs à la réciprocité de leur relation, tous deux doivent mener tour à tour l'échange conformément aux règles qu'ils se sont fixées, même s'il est aux yeux de Cilly un « bonze »).

**« Mais comme tu ne m'as pas encore écrit je n'ose aborder trop de sujets dans mes lettres car nous serions obligés de faire le contraire de ce que nous avons décidé. Si je pose trop de questions j'aurai sur toi une certaine avance. C'est moi qui dirigerai notre correspondance et tu seras obligé de répondre aux questions posées alors que nous avons décidé que c'était moi qui répondrait et que c'est toi qui questionnerait... ». (10 février 1929).**

Enfin, la « franchise », à tous les sens du mot, conditionne cette relation à distance dont on peut faire l'hypothèse que la fragilité impose qu'ils surinvestissent le « dicible », ce qui joue un rôle clef dans l'étonnante licence de leurs propos. À l'adversité, ils opposent en

effet les seules armes dont ils disposent : la sincérité, explicitement revendiquée<sup>26</sup>, d'un dialogue épistolaire soutenu (en moyenne presque deux lettres par semaine ; nombre de ces lettres font deux à quatre pages, souvent plus, alors qu'elles sont toujours écrites dans des moments volés sur une vie militante proprement harassante, de surcroît à l'époque des poursuites judiciaires contre les dirigeants communistes - dont Albert Vassart lui-même – pour complot contre la sûreté de l'État<sup>27</sup>). À la différence de beaucoup de couples communistes, habituellement asymétriques, tous deux appartiennent aux cercles dirigeants bien qu'ils ne soient pas au même niveau hiérarchique : la politique est leur métier et le communisme leur commun engagement. Leur correspondance, irriguée par cette culture politique partagée, autorise Albert Vassart à livrer à sa future compagne un tableau de l'évolution de son rapport « personnel » (cette qualification est de lui) au Parti communiste et à l'IC, tout en prenant soin - de crainte qu'elle ne soit interceptée par les services de renseignement - de donner trop de détails précis (noms propres, lieux, etc...). En retour, Cilly n'est pas avare d'analyses politiques personnelles. L'« effet de vérité » qui résulte de cet échange épistolaire ne saurait être pris pour argent comptant<sup>28</sup>, certes, mais la correspondance, et celle-ci notamment, doit aussi être créditée comme source relativement unique<sup>29</sup>.

---

<sup>26</sup> « Tu sais pourtant bien, Cilly, que je peux comprendre, que je peux accepter tout ce qui se rapporte à ton bonheur, à ta tranquillité. Tu sais bien aussi que tu es toujours entièrement maîtresse de ton attitude envers moi, que tu ne dois te sentir liée par aucune promesse, ni aucun engagement. Mais si tu sais tout cela, il faut cependant que tu comprennes aussi que tu dois toujours me dire ce qui se passe en toi, non parce que j'ai un "droit" quelconque sur toi, mais parce que j'ai aussi besoin de savoir ce que je dois faire. Il ne faut pas laisser de coins obscurs entre nous, ma Cilly, parce que c'est un trop grand motif de souffrance » (12 janvier 1931)

<sup>27</sup> Dès mars-avril 1927, le gouvernement passe à l'offensive politique et judiciaire contre le communisme. L'affaire Cremet, une affaire d'espionnage dans les usines métallurgiques au profit de l'URSS, - un ami de Vassart - est révélée en avril 1927. A l'été 27, une bonne partie du collectif dirigeant est en prison. L'idée insurrectionnelle se diffuse notamment chez les plus jeunes militants parisiens. Le VI<sup>e</sup> Congrès de l'IC (juillet-septembre 28) accélère le nouveau cours politique et accentue les logiques de rupture. Vassart prévient Cilly : « C'est une véritable croisade qui se prépare contre ta conception ma pauvre camarade. Tu n'as pas un peu peur ? ». (31 juillet 1928). En France, s'il ne s'agit pas de prendre le pouvoir, se met en place une atmosphère de conspiration. A l'été 1929, le préfet de police fait arrêter 94 dirigeants auxquels s'ajouteront 14 autres inculpés de complot. Le nombre d'inculpés de complot, 101 personnes, « fait du complot communiste du 1<sup>er</sup> août 1929 la plus importante opération de répression politique jamais engagée par la III<sup>e</sup> République depuis sa création en 1875 » (p. 220) , Frédéric Monnier, *Le complot dans la république*, La Découverte, 1998. Vassart, relativement épargné grâce à son séjour en Sanatorium, s'il est inculpé, n'est pas incarcéré bien qu'il s'y attende tôt au tard. La désorganisation de la direction du PCF qui résulte de cette situation lui confère alors un rôle dirigeant notable. Il se sent lié d'autre part, même s'il doute de cette politique, à ses camarades. Ça n'est pas le moment de désertier... Dès le début de 1930, la haute magistrature s'oppose une fois de plus au pouvoir exécutif. En mai 1930, tous les détenus ont été relâchés

<sup>28</sup> « Que les correspondances soient célèbres ou anonymes, qu'elles soient soumises à des usages documentaires ou biographiques, elles sont tenues pour le plus sûr moyen de pénétrer, comme par effraction, dans les coulisses du privé. Toute lettre ou toute correspondance a le pouvoir d'intriguer, d'éveiller la curiosité, d'embarrasser autant que de saisir ou de capter ce qu'elle porte de mystère et d'implicite. Là réside, sans doute, la part de séduction exercée par les lettres sur le lecteur, mais aussi la résistance qu'elles opposent à un usage immédiat. La trace porte en elle l'idée de sens caché à déchiffrer, une sorte d'esthétique du caché. Ouvrir une correspondance, c'est déjà participer de l'idée ou de l'illusion que le caché est plus instructif que le visible ou l'apparent ». Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique », *Sociétés et Représentations*, 2002/1- n°13, p. 43-50.

<sup>29</sup> Ce qu'avait fort bien perçu Jean Maitron : « Il y a là, je crois, notait-il, un document unique pour l'étude de la psychologie du militant, d'un militant plus exactement, un militant du sommet de l'appareil. Il n'est pas certain que les archives livreront un jour un autre document de ce genre. A la réflexion, je pense que tout devrait être publié : le politique... et ce qui ne l'est pas ». Dans les notes prises en lisant les lettres d'A et C, il avoue sa gêne « pour publier la partie intime de la

## **Le doute ravageur et le « travail sur soi » du dirigeant**

Trois ans après l'allègre autobiographie de 1925, alors que la bolchevisation se poursuit et que s'ouvre la période « classe contre classe » marquée par la ligne stalinienne, l'ère du doute s'installe. Le « sectarisme » et « l'irréalisme » de la « troisième période » vont en effet mettre à mal son investissement politique, *ie son illusio*<sup>30</sup>.

Les critiques que suscitait à ses yeux la politique du PCF, Vassart ne les avaient pas dissimulées<sup>31</sup>, mais ce qu'apporte la correspondance, c'est la relation de l'introspection angoissée et troublante que suscite la « découverte » progressive du désaccord, découverte qui s'effectue dans la confusion. Confronté à la difficulté de comprendre la nature du doute qui l'envahit mais aussi à la recherche de ses causes, Albert Vassart s'astreint à démêler l'écheveau des facteurs qui jouent un rôle (la maladie, une certaine dépression liée à sa crainte que son union tant désirée avec Cilly n'aboutisse pas, la situation politique elle-même, etc.) tout en auscultant au plus près les soubresauts de sa croyance politique en les mettant en rapport avec son « caractère » (son pessimisme, son optimisme), son vieillissement (il n'a pourtant que trente ans) et ses analyses politiques.

## **La première crise de croyance : 1928-1929**

Dès 1928, Vassart, alors encore dirigeant syndicaliste, manifeste son désaccord avec ce qu'il considère comme une instrumentalisation *mécaniste* du syndical par le politique (cf les *Mémoires*). Il livre dans la correspondance le fond de sa pensée sur « la masse » :

---

correspondance » mais décide finalement de tout publier ou « presque » : il s'interroge sur l'utilité du passage qui montre un Jacques Duclos « DonJuan » (lettre du 4 décembre 1928) ou celle dans laquelle Vassart avoue son "aventure" avec la camarade Rab. (Maria Rabaté sans doute) (lettre du 20 Juillet 1930) [les personnes concernées étaient en vie]. Toute la correspondance n'a pas été conservée sans qu'on en sache toujours les raisons. Un lot de lettres a été brûlé par Willy, mari de Cilly (notamment celles du 29 août et 4 septembre 1928). Cilly écrit en français, un français encore imparfait mais suffisant pour tenir un régime épistolaire soutenu.

<sup>30</sup> A partir de 1927, l'IC définit une ligne stratégique, concrétisée par le mot d'ordre « classe contre classe », découlant d'une analyse nouvelle de la crise générale du capitalisme (Mai 1927, VIII<sup>e</sup> Plenum ; février 1928, IX<sup>e</sup> Plenum ; Juillet-août 1928, VI<sup>e</sup> Congrès). L'époque serait à une « Troisième période » qui fait suite à celle de la stabilisation du capitalisme. Marquée par l'accroissement des contradictions du capitalisme sur le plan national (intensification des antagonismes de classe, « radicalisation des masses ») et international « aggravation de la menace de guerre contre l'U.R.S.S. ». Deux thèmes deviennent prioritaires : lutte contre la guerre impérialiste et préparatifs de guerre de la bourgeoisie et passage de la social-démocratie au social-impérialisme et au social-fascisme. Toujours le front unique mais le centre de gravité se déplace vers le bas. Les « masses » se radicaliseraient tandis que les « chefs » s'embourgeoieraient.

<sup>31</sup> En témoigne cette "caractérisation" de Maurice Thorez, vraisemblablement, le 24/12/1939 à Moscou : « Vassart. Métallurgiste, venu de l'anarcho-syndicalisme, venu au P.C vers 1923.24. Fut fréquemment en désaccord (de droite) avec la ligne du Parti (1927 – classe contre classe ; 1929-30 ; 1933-34). On dut lui retirer le travail d'organisation ; le mettre hors du B.P. ; placé à l'Union des Municipalités n'a pas donné satisfaction. Fut arrêté et relâché en Octobre puis de nouveau arrêté ». RGASPI., 495 270 952.

**« En période de capitalisme à peu près normal, avec une situation indiscutablement meilleure qu'en 1923-24, il n'est pas surprenant que beaucoup d'ouvriers préférèrent la ligne « paresseuse » suivie par les s.d. (sociaux-démocrates) à la ligne de « combat » proposée par le P.C.**

**Le capitalisme s'étant renforcé au cours de ces dernières années il est tout à fait naturel que ses alliés s.d. en tirent un bénéfice et ce n'est certainement pas en période de « paix sociale » que nous pourrions arracher beaucoup d'ouvriers à l'influence réformiste.. ».**

Il poursuit en imputant l'influence des réformistes aux moyens considérables (notamment la grande presse) dont ils disposent, allant jusqu'à s'étonner qu'ils n'aient pas un appareil plus puissant :

**« Personnellement je suis surpris d'une chose c'est de voir la lenteur avec laquelle les réformistes de chez nous, sur le plan politique et économique, transforment leurs succès électoraux et leur influence en organisations puissantes. Dans l'état actuel du capitalisme, il y a place pour un mouvement réformiste très puissant, beaucoup plus puissant que le courant révolutionnaire ».**

**« Que cette stabilité soit précaire les communistes ne peuvent en douter. Que nous allions vers de nouvelles crises et des luttes sérieuses c'est également indiscutable.**

**Mais la masse ne vit pas et ne vivra jamais sur des perspectives si justes qu'elles soient. Elle vit avec la réalité et si la réalité marque un progrès par rapport à une période précédente, si la réalité en un mot est supportable la masse « s'adapte » à cette réalité même si nous pouvons lui montrer tout ce que cette trompeuse sécurité cache de dangers ... ».**

Ce réalisme entame son accord avec les analyses de l'IC et coïncide avec un changement pour lui décisif dans sa position au cœur des enjeux de direction. Dès juin 1928, par exemple, il dresse le constat d'une usure de ses convictions :

**« J'avais la foi d'un fanatique dans notre cause et maintenant je me pose souvent la question « À quoi bon tant de sacrifices pour si peu de résultats ». Un révolutionnaire qui s'engage sur de telles routes peut aller très loin n'est-ce-pas Cilly. Je m'en rends parfaitement compte mais je ne reprends pas toujours facilement le dessus.... » (11 juin 1928).**

**« Il n’y a pas surmenage seulement vois-tu il y a surtout épuisement ou plutôt usure » (22 juin 1928).**

Il se déclare « desséché », vieux, malade, envisage de démissionner (2 juillet 1928) puis reprend courage, oscillant du pessimisme à l’optimisme.

**« Samedi et les jours précédents le moral était assez mauvais. Aujourd’hui il est meilleur. Mais il n’en reste pas moins, ma petite chérie, une nouvelle preuve de la fragilité de mon état d’esprit. Je suis un peu désorienté de la facilité avec laquelle je passe maintenant d’un point de vue à un autre. Le matin me voit tout à fait pessimiste et le soir me trouve entièrement optimiste ou réciproquement.**

**Auparavant j’avais l’habitude d’avoir une « ligne » non seulement politique mais aussi morale. Je savais toujours ce que je voulais et quand je voulais quelque chose j’avais la force de lutter pour y arriver...Maintenant il y a un changement mais pas à mon avantage et, quand fatigué de juger les autres, je me décide à me juger moi-même je ne suis pas souvent très fier du jugement rendu... »**

Le 17 août 1929<sup>32</sup>, pensant être sorti de cette première crise, et après avoir passé trois jours avec Cilly dans le plus complet bonheur, il tente une synthèse de l’histoire de son apprentissage des logiques d’appareil et des effets, selon lui délétères, de celles-ci sur sa façon de faire de la politique.

**« Quand j’examine avec attention les modifications qui se sont opérées en moi au cours de ces dernières années (de 1925 à 1929 je peux très facilement trouver de multiples signes qui montrent qu’au lieu de me développer moralement, de m’élever, je me suis considérablement « médiocrisé ». Depuis que je suis entré dans “l’appareil” j’ai senti la nécessité d’une certaine adaptation à ce milieu – nouveau pour moi – pour de multiples raisons. Je venais de très loin, des frontières de l’individualisme et je sortais de l’usine, je croyais à trop de choses qui n’ont rien à voir avec la vie véritable d’un “appareil” : je me suis souvent, au début, heurté douloureusement à des sentiments et j’ai assisté, sinon participé, à des “opérations” que je croyais très sincèrement réservés à la morale et à la classe que nous combattons...**

**J’ai compris très vite la nécessité de me débarrasser de ma “candeur naïve” et j’ai vu que la plupart du temps, il était**

---

<sup>32</sup> Elle est venue trois jours...Résurrection. C’est une lettre fondamentale à publier intégralement quelque part. A peu près 7 pages dactylographiées. Il veut bavarder longuement par lettre avec elle, presque le deuxième anniversaire de leur rencontre le 17 septembre 1927.

**réellement indispensable de “hurler avec les loups” et de “préparer la sauce” avec les cuisiniers.**

**Mais la nécessité et même l'utilité d'une certaine adaptation au milieu et à la mentalité de “l'appareil”, les avantages des méthodes “collectives” sur ma vieille conception “individuelle” m'ont entraîné beaucoup plus loin qu'il n'aurait fallu. Et la fusion de ces deux méthodes, au lieu d'être pour moi une cause de progrès moral et d'élévation m'a certainement “diminué” considérablement. L'indépendance de caractère, la confiance dans la justesse de mon point de vue, ma volonté de lutter pour le faire aboutir, le dégoût instinctif et presque physique de certaines méthodes du “travail” etc.,etc..., tout cela s'est “usé” au frottement et au contact permanent du milieu...Les meilleurs poumons sont contaminés s'ils ne peuvent respirer qu'un air vicié. Dans une certaine mesure il en est de même pour le “moral” et à force de vivre dans un certain milieu, on peut aussi, moralement, s'intoxiquer. C'est mon cas, malheureusement et indiscutablement et c'est une chose qu'il faut inscrire au “bilan” dans le chapitre des “pertes”. Sur de nombreux points – pas sur tous – j'ai maintenant une conscience beaucoup plus “souple” qu'il y a quatre ans. J'ai moralement moins de courage et, de nombreuses choses qui, autrefois, me faisaient bondir d'indignation, me font maintenant hausser les épaules avec un scepticisme souvent découragé. Je suis aussi moins sensible et moins généreux... Un des paradoxes de mon séjour dans les sphères du travail “collectif”, c'est d'avoir développé en moi l'égoïsme en me montrant trop souvent l'inutilité et même le danger des sentiments qui – autrefois – me paraissaient beaux...**

**Le résultat global de tout cela, c'est qu'une assez grande “sécheresse” a remplacé une “fraîcheur” qui me paraissait saine. Toutes les manifestations de ma vie morale se sont “rétrécies” pour ne pas se heurter continuellement au mur de la morale “collective”. Mon enthousiasme s'est refroidi, ma sensibilité s'est émoussée, ma conscience est devenue plus**

élastique»... Et si je vois assez clairement la pente que représente un tel «rétrécissement», je n'ai pas encore trouvé les «avantages» du niveau moral que j'ai atteint en quatre ans «d'appareil».

○○○○

J'ai remonté un peu loin dans le passé pour trouver le début d'une évolution morale que je regrette profondément mais qui n'en est pas moins indiscutable. Il faut encore ajouter à cela d'autres modifications physiques et intellectuelles. C'est vers la même époque -1925-1926 – que les conséquences du surmenage et du régime de «vache enragée» dans lequel j'ai trop longtemps vécu ont commencé à se manifester. Intellectuellement d'abord, vers la fin de 1925, le travail devint pénible : difficulté pour rassembler rapidement des arguments autour d'une idée, fatigue rapide quand je voulais continuer à étudier autant que par le passé. J'avais l'impression d'être «saturé», mon cerveau se refusait de continuer à «absorber» davantage et pourtant, à ce moment-là, j'étais vraiment obligé d'étudier beaucoup – c'était l'époque de la décomposition du Cartel, de la crise financière, de la première discussion russe, etc....

Pendant quelques mois, je me suis senti vraiment «dépassé» par la situation - il est vrai que je n'étais pas le seul mais quand même c'est pénible de constater que le «moteur» commence à se détraquer. Physiquement, c'est seulement en 1926 que j'ai pu «enregistrer» les résultats du surmenage. A la fin de l'année, j'étais tellement fatigué et malade que mon caractère a commencé lui aussi à se modifier. Le «ressort» qui me poussait toujours en avant, l'heureuse disposition d'esprit qui me faisait accepter avec le sourire les plus mauvaises situations, l'optimisme systématique et beaucoup d'autres sentiments ou qualités sur lesquels je pouvais toujours m'appuyer et qui m'aidaient régulièrement ont commencé eux aussi, à se «rétrécir» au point, non seulement de disparaître complètement, mais même d'être remplacés par des sentiments ou des «qualités» exactement contraires...

Dans les premiers mois de 1927, tout était vraiment malade en moi. Le corps, le cerveau et «l'âme»... C'est pour tout cela que je fus expédié en Russie et les docteurs après quinze jours de sana purent voir que les nerfs étaient peut-être encore plus malades que les poumons »...

○○○○

Quelques mois plus tard, je t'ai rencontrée, ma Cilly, et dès que j'ai senti naître en moi le sentiment qui nous est devenu si puissant, j'ai été désemparé. J'avais déjà à ce moment assez nettement conscience de ma «régression». Je sentais tout le terrain que j'avais perdu et je ne croyais pas qu'il me serait possible de remonter le courant ni même d'enrayer la chute à un niveau plus bas encore. C'est pour cela que j'ai résisté, que j'ai lutté contre cet amour qui, dès le début, a été et qui restera la plus belle chose que j'ai jamais vécue. C'est en pensant à ma «décrépidité» que j'ai senti et que j'ai dit : « Nous nous sommes rencontrés trop tard ». C'est parce que je me sentais trop «pauvre» que j'aurais voulu que nous puissions

partir chacun de notre côté sans que tu saches le sentiment que tu m'avais inspiré...

Mais je t'aimais tant, Cilly chérie, et je perdais si facilement la tête lorsque j'étais près de toi, qu'un soir, l'amoureux intimidé a quand même osé prendre ton bras, puis ta main pour t'entraîner dans une promenade sans but précis...

Nous aurions pu parler seulement de choses très raisonnables n'est-ce-pas, ma Cilly, au cours de cette promenade. Nous avons même très sincèrement essayé : nous avons découvert à un certain moment un phare et le rôle de cet instrument est de montrer le bon chemin à ceux qui se sont égarés. C'est sans doute grâce à ce phare qu'un peu plus tard j'ai trouvé le chemin de tes lèvres, ma tant aimée et que je n'ai jamais pu l'oublier depuis...

... C'est ainsi qu'au milieu des "ruines" qui étaient en moi et sur lesquelles je me penchais souvent avec une sorte de désespoir, j'ai vu naître et grandir le grand amour que j'ai pour toi. Et ce sentiment, en se développant, a non seulement utilisé et absorbé tout ce qui restait de "bon" en moi, mais il a aussi "reconstruit" bien des choses que je croyais à jamais détruites. Par mon amour et pour ton amour j'ai pu regagner – moralement au moins – une partie du terrain que "l'ambiance" de l'appareil m'avait fait perdre.

Grâce à cet amour, j'ai pu souvent et facilement "m'évader" et monter dans des régions où l'air n'était jamais empoisonné. Chaque fois que les hommes m'ont paru très bêtes, très méchants et, dans l'ensemble, peu intéressants, je les ai abandonnés, je les ai laissés à leurs "combinaisons" et à leurs petites histoires pour me réfugier près de la femme qui résume pour moi, qui personnifie toutes les raisons de vivre et d'aimer la vie.

Dans ce sens, petite Cilly, mon amour pour toi a été souvent très égoïste et dans une certaine mesure, artificiel. Je t'aimais et je t'aime encore de cette façon parce que tu es pour moi "l'âme sœur" près de laquelle les petites misères et les grosses difficultés sont très vite oubliées... Quand je peux te "rejoindre" en rêve, je ne "vois" plus rien autre chose que toi, c'est-à-dire celle qui sait comprendre, qui sait expliquer, qui sait consoler et faire oublier dans une caresse ou un baiser toutes les causes de mécontentement, d'ennui ou de souffrances. Ce n'est là, naturellement, qu'une des multiples formes du sentiment "intérieur" que j'ai pour toi et c'est certainement le plus égoïste.

Mon amour «intérieur» est beaucoup trop grand, je crois, pour que je puisse jamais le comprendre et te l'expliquer complètement... »

« Je voudrais bien ma Cilly que tu sentes maintenant que cette fois j'ai complètement remonté le mauvais courant et cela sur tous les terrains. J'ai repris goût à la lutte, au travail, à l'étude et cela constitue une base qui m'a manqué pendant trop longtemps. C'est cette absence de base « idéologique » qui a été la cause de tous les zigs-zags dans mes pensées et mes sentiments. Maintenant je

**peux dire que j'ai passé le tournant dangereux mais je me rends compte que je reviens de très loin car il s'en est fallu de très peu pour que je sois tout à fait et incurablement en bas de la pente.**

**C'est sans doute la dernière réaction de ma sentimentalité « anarchisante » avant l'adaptation définitive à un mouvement que j'avais « imaginé » plus beau et plus « pur » alors qu'il ne peut guère être « humainement » autre chose que ce qu'il est. Je croyais avoir compris cela depuis longtemps mais il y avait cependant en moi quelque chose de froissé et de dégoûté quelquefois. J'avais tellement d'illusions autrefois et ces illusions étaient tellement au-dessus de la simple réalité qu'il m'a été impossible de faire toutes les étapes d'un seul coup. Il y avait en moi beaucoup de chose que les « sentiments » n'admettaient pas alors que la raison les avait admises depuis longtemps...Maintenant la lutte intérieure est finie et la raison triomphe sur toute la ligne...Je ne regrette pas trop le vieil « anarcho » qui a été battu dans cette lutte car je crois que (depuis cela) si je suis moins « bon » au sens général et humain de ce mot, je suis quand même « meilleur » au sens révolutionnaire et c'est le principal puisque ma principale aspiration c'est de bien servir la cause de la révolution ».**

En réalité, la crise, qu'il impute entre autres causes à sa difficile adaptation aux logiques d'appareil (coups bas, calomnies, concurrences entre dirigeants, double-jeu supputé des uns ou des autres, instrumentalisation des rapports avec « Moscou », etc.) qu'il faut avoir le réalisme d'accepter, sans en être par trop « éthiquement » contaminé, est loin d'être terminée. Elle va au contraire, nonobstant ses bonnes résolutions, s'aggraver au fur et à mesure de la « radicalisation » de la politique « classe contre classe ». En novembre 1929, A. Vassart est enfin libéré de la direction de la Fédération de la Métallurgie et, après d'autres postes envisagés, dont la responsabilité du secteur éducatif, il devient secrétaire administratif du Parti<sup>33</sup>, un poste « créé » pour lui qui l'associe à la direction du PCF. Il entre de fait au BP et se trouve désormais au cœur du processus décisionnel et des tensions que suscite la politique de rupture impulsée par l'IC. Il est nommé au moment où 6 des 7 CM de Paris (Les Six) entrent en dissidence créant un trouble profond dans le parti. Il suivit à ce titre les finances et les prémices de ce qui sera la commission des cadres puis quitta cette fonction dès mai 1930 pour être chargé du Centre de Documentation du Parti, avant de revenir un temps au secrétariat. Dès la fin novembre, la crise reprend le dessus.

---

<sup>33</sup> 13 novembre 1929, « Depuis q.q. jours, je suis responsable du secrétariat du P.C. Ma "nomination" a donc lieu au bon moment et vraiment je t'avoue que je suis très préoccupé actuellement ».

« Moi aussi je suis en train de glisser sur une mauvaise pente. Pas en ce qui concerne mes sentiments pour toi, car je t'aime "oralement" et je te désire "physiquement" plus complètement encore qu'à aucune autre époque de notre relation. Mais politiquement et je peux même dire moralement je sens se développer en moi des "idées" qui me paraissent vraiment dangereuses. J'ai souvent l'impression de ne plus "voir" et "sentir" les événements ou les individus de la même façon qu'il y a quelques années. Souvent, je ne sens plus en moi cet "esprit de révolte" qui me poussait en avant, qui me soutenait dans les moments difficiles de la vie militante.

Je suis en train de devenir un "suiveur" politique alors que jusqu'à présent j'ai été un "animateur". Quelquefois, trop souvent, l'envie me prend de tout laisser, pour retrouver une liberté de penser et d'agir que j'ai perdue et dont j'ai vraiment un grand besoin.

Je ne sais pas encore si, au fond de tout cela, il n'y a pas un certain découragement ; en tout cas, il y a de plus en plus un manque de confiance en général, dans les hommes, dans les méthodes et dans nos possibilités de "réalisation"... Je lutte contre cette évolution intérieure dont je comprends mal les causes mais dont je vois clairement la conclusion... Mais je lutte sans résultats, jusqu'à présent.

De plus en plus fréquemment, je me sens "étranger" dans certaines discussions. Je n'ai plus le même goût pour travailler, pour étudier, pour discuter, etc... Pourtant, ce n'est pas le moment d'avoir une défaillance car nous sommes bien peu nombreux pour défendre le mouvement révolutionnaire en France.

Jusqu'à présent, j'avais milité dans le Parti avec toutes mes forces, toute mon intelligence, tout mon instinct. Maintenant il me semble que j'exécute un "travail forcé" et si tu savais comme cela peut être douloureux pour moi, ma Cilly .

Si nous étions en période "normale", si le parti était moins pauvre en militants, si nous n'étions pas attaqués avec une telle violence à l'intérieur et à l'extérieur par nos adversaires, j'aurais déjà demandé au Parti d'être remplacé. Mais actuellement parler d'une telle chose est impossible car cela ressemblerait trop à un manque de courage, à un recul devant le danger, ce qui n'existe pas du tout en moi. Au contraire, c'est seulement quand je suis vraiment dans la bataille que je me retrouve tel que j'étais il y a quelques années. Dans les réunions, dans les manifestations, dans les bagarres, je me sens vraiment avec mes camarades, avec le Parti.

Mais quand je suis au bureau, quand j'étudie les "thèses" kilométriques, quand j'examine la valeur exacte de toutes les affirmations que je lis tous les jours ou que j'entends autour de moi, quand je vois aussi toutes les saletés qui, de plus en plus, apparaissent dans la vie de notre mouvement, il y a en moi quelque chose qui se révolte et je me sens glisser quelquefois très

**loin, trop loin de ces thèses, de ces saletés, de ces choses... et des hommes qui les font, qui les acceptent ou qui les approuvent... Je ne sais pas, ma tant aimée, si tu me comprendras, car même pour moi, ces sentiments ne sont pas encore très clairs ».(27 novembre 1929)**

Il dit compter sur son prochain voyage (En URSS) pour mettre de l'ordre dans ses idées car il ne veut « pas rester avec une telle confusion dans le cerveau ».

### **Des “méthodes” à la “ligne”.**

Délaissant la seule critique des “applications aventuristes ou sectaires de la ligne politique”, l'étape qu'il franchit ensuite en 1930 le conduit à mettre en cause celle-ci et les analyses qui la justifient. Il lui faut peu à peu admettre que tout ne vient pas des “méthodes” et approcher la mise en forme personnelle d'une nouvelle ligne, ce qui n'est pas sans risque pour sa carrière d'une part et ce qui implique, d'autre part, le saut vers l'inconnu que représente ce re-positionnement :

**« Le point de départ de mon désaccord portait sur les méthodes de travail du Parti et non pas sur le contenu de la ligne politique générale. Mais il m'apparaît que c'est là une position momentanée. Ces méthodes sont la conséquence d'une ligne et si cette ligne est juste, les divergences sur les méthodes ne peuvent être que superficielles. Je sens bien que mes divergences ne sont pas tellement superficielles et il est probable que la discussion sur les méthodes fera apparaître des divergences sur la ligne politique. Et c'est là que les difficultés commencent... Quand je remonte un peu en arrière je me retrouve souvent en opposition “instinctive” avec la ligne suivie aux différentes époques de la vie du Parti. » (25 mars 1930).**

Suivent trois pages passionnantes sur l'histoire du Parti depuis 1925 et son rapport aux différentes lignes politiques. Il est pour l'essentiel écartelé entre ce qu'il appelle son accord théorique et les constats qu'il fait de l'effondrement de l'influence du PCF non seulement sur le plan électoral mais au sein même du monde militant communiste. Mais, comme il ne cesse de le répéter dans ce courrier, il « sentait » la fêlure mais n'en comprenait pas les raisons :

**« Je “sentais” qu'avec cette tactique nous allions à la rupture que cette intransigeance absolument juste théoriquement était pratiquement trop dure par rapport à notre capacité d'action. Je “sentais” aussi » etc...(lettre du 25 mars 1930)**

La conclusion de cette analyse c'est qu'il :

**« faudrait apporter autre chose que des lamentations, des regrets et des critiques. Il faudrait apporter une ligne complète et je n'en ai pas encore ; je n'ai que des fragments, des petits bouts. C'est pour cela que je serai battu, à moins que... à moins que je ne sois pas aussi seul que je le pense à voir la réalité sans lunettes roses... » (25 mars 1930).**

Il se réfugie alors dans un dédoublement tout à fait conscient qu'il compare à un voyage en train où il aurait « tiré les rideaux » :

**« J'essaie de vivre, en ce moment, un peu «replié» intérieurement ; c'est à peu près comme si, dans un voyage en chemin de fer, je fermis les rideaux du wagon pour ne pas voir un paysage qui me déplait...Le train continue de rouler quand même, et peut-être, au bout de quelque temps, “en levant les rideaux” je pourrai mieux regarder le paysage...même s'il n'est pas sensiblement différent de celui d'aujourd'hui... » (Lettre du 2 avril 1930).**

La fanatisation des militants, à ses yeux de plus en plus flagrante, l'interroge sur son aptitude pas si lointaine à avoir été “intoxiqué” (le mot est de lui). Son opposition, ouverte désormais, est condamnée par le « tribunal » du Parti (c'est ainsi qu'il désigne le secrétariat et le bureau politique) dit-il, mais on ne veut pas qu'il quitte l'appareil... Il a obtenu de pouvoir faire « une déclaration politique écrite pour fixer nettement et complètement ma position » (27 mars 1930) qu'il ne semble pas avoir faite en définitive (19 avril). Il s'avoue incapable de « travailler » : une sorte de répulsion physique, dit-il, qui entraîne une vague de « paresse épouvantable ». Personne, déplore-t-il, n'est susceptible d'entendre ou de comprendre ses analyses. La majeure partie des militants

**« m'apparaissent vraiment “fanatisés” par une ligne qui me paraît de plus en plus “dans la lune”. Et je suis vraiment troublé par cette constatation, d'autant plus que je sens bien qu'il y a quelques mois j'étais au même degré intoxiqué qu'ils le sont à mes yeux actuellement » (21 avril 1930).**

Toujours inculpé mais en liberté provisoire, il s'attend à être soit arrêté d'un moment à l'autre, soit démis de ses fonctions dans l'appareil. Se pose désormais la question de son reclassement social s'il est écarté des postes permanents :

**« Je suis ou plutôt j'étais un “manuel” très capable de travailler dans ma profession qui est malgré tout fatigante et malpropre. Mais maintenant, avec la rationalisation d'une part et ma mauvaise santé d'autre part, je ne pense pas qu'il me sera possible de reprendre mon ancien “gagne pain”...Là encore, il faudra se “débrouiller”....Ce ne doit pas être très facile si j'en juge par le**

**grand nombre de camarades que je connais, qui ont essayé beaucoup de choses pour finalement être obligés de retourner à l'usine. Tu sais qu'en France, et à Paris en particulier, il y a une quantité incalculable de jeunes gens plus ou moins instruits et plus ou moins débrouillards qui "cherchent" des emplois en dehors du travail manuel. Il y a toujours beaucoup plus de candidats que d'élus.. » (4 mai 1930).**

Il revient sur cette question du reclassement en septembre 1930 :

**"Je voudrais tant redevenir ce que j'ai été : un ouvrier qui sait se "défendre"...Depuis quelque temps je rencontre souvent des camarades qui ont quitté l'appareil dans le cours des derniers mois. Il y a dans ces camarades deux catégories : les uns en sortant de l'appareil sont retournés à l'usine ; les autres ont essayé de se "débrouiller" d'une façon quelconque et avant tout dans un emploi "indépendant". Je ne sais pas à quoi cela tient, si j'ai tort ou raison, mais il me paraît que ce sont les premiers seulement qui restent de bons camarades ; les autres semblent "glisser" très rapidement et donnent déjà l'impression d'être un peu "déclassés". Et moi, je voudrais bien quitter, à mon tour, l'appareil le plus tôt possible."**  
**(7 septembre 1930)<sup>34</sup>**

Et encore en 1931 où, découragé, il entreprend de dissuader Cilly de le rejoindre :

**"c'est parce que les observations que je peux faire sont réellement mauvaises, que je suis de plus en plus sceptique sur mes qualités et capacités. Ce n'est pas par amour de "l'auto critique" que je te dis cela, mais parce que c'est absolument exact".**

Il s'affirme si épuisé qu'il ne voit plus d'avenir :

**"Et cette diminution physique m'apparaît une sorte de déchéance. C'est un sentiment à la fois masculin et prolétarien que tu dois comprendre ma Cilly" (15 avril 1931).**

Le 14 mai, il fait part d'une réunion de la direction du Parti sur son "cas" où on le suspecte de vouloir devenir le chef d'une opposition....<sup>35</sup> Les dirigeants emprisonnés sont peu à peu libérés et reprennent leur place. Vassart est alors relégué à la section "documentation"

---

<sup>34</sup> Paul Boulland a raison d'insister sur la « métamorphose » qu'implique la professionnalisation des militants ouvriers et donc sur les refus de rôle qu'on peut parfois repérer, mais, une fois opérée cette métamorphose, il faut aussi souligner l'effet de cliquet qu'elle représente. Les dispositions ouvrières, mêmes métabolisées en dispositions ouvriéristes, se sont émoussées (capital physique, discipline de travail, etc.) et « le retour à la production » comme le dit la langue de Parti, suppose une revitalisation de ces dispositions « fatiguées » (cf Emmanuel Bourdieu), souvent coûteuse voire impossible. Vassart, en observant ceux qui ont dû se résoudre à ce « retour », s'emploie à contrôler ce devenir qui l'angoisse.

<sup>35</sup> Non sans fondement comme en témoigne cet extrait de sa lettre : « Je me demande en ce moment si je dois devenir le "chef" d'un mouvement d'opposition dans le Parti ou si il n'est pas préférable de laisser les crabes dans leur panier... »(lettre du 8 avril 1930).

qui a en particulier une vocation à l'étude de l'économie. Elle n'est donc par technique et le choix de Politzer comme adjoint en témoigne, cependant elle est loin du vrai pouvoir. .

**« Avec mon état d'esprit actuel et le profond dégoût que j'éprouve à participer à la cuisine, je crois que ce nouveau travail est vraiment le seul qui puisse m'intéresser...J'ai d'ailleurs déjà une réputation flatteuse dans ce domaine – réputation qui a pour cause beaucoup plus la paresse des camarades qui trouvent naturel de demeurer ignorants que les faibles connaissances que j'ai pu acquérir en cherchant à comprendre... » (14 mai 1930).**

Toujours en opposition plus ou moins frontale au cours de l'année 1930, il reprend espoir au fur et à mesure du redressement de ligne qui semble se profiler dans l'IC.

**« Le C.C. a discuté de telle façon que nous allons avoir un véritable “tournant” dans la vie du Parti. La formule des deux fronts que j'avais proposée et pour laquelle on m'avait combattu est reprise officiellement, de même pour l'appréciation de la situation intérieure du mouvement. » (16 juillet 1930)**

**“Maintenant on reconnaît une “crise” et on prend des mesures avec lesquelles je suis d'ailleurs d'accord pour l'enrayer. Tout cela parce que l'Internationale a parlé assez durement aux “responsables”. Naturellement, on m'a encore attaqué à cette réunion mais “l'accent” n'était plus du tout le même qu'auparavant et je ne manquais pas d'arguments pour répondre... Malheureusement, le mal est fait trop profondément, je le crains, pour que le “tournant” soit facilement efficace. Enfin, nous verrons comment sera comprise l'application.” (16 juillet 1930)**

Le 9 mars 1931, il annonce à Cilly qu'il a discuté avec le Secrétaire du Parti (Maurice Thorez) et que pour le moment il n'est pas envisagé de lui retirer ses fonctions. Bien qu'épuisé (vertiges, maux de têtes, fatigue lancinante, etc.) il déclare à Cilly qu'il ne veut pas quitter le parti :

**“Par moments, je suis un peu dégoûté, désillusionné –on fait tellement de fautes- mais naturellement je sais que c'est seulement dans le P. qu'on trouve la possibilité de lutter et je ne perds pas tout espoir de voir un redressement futur”. (12 mars 1931). Mais le doute est désormais solidement installé : « Je me sens complètement “étranger” dans certaines discussions qui naguère m'auraient certainement passionné » (9 avril 1931). Il s'engage alors dans la voie du dédoublement.**

**« Mes préoccupations, mes pensées appartiennent de moins en moins au mouvement parce que je ne crois plus suffisamment en lui. Concernant mes relations avec les Cdes (*Comrades*), l'évolution est aussi marquée. Extérieurement, il n'y a pas de changement si ce n'est dans ma participation de plus en plus rare aux conversations ou discussions politiques. Mais intérieurement, je ne suis plus du tout le même pour "regarder" ou "écouter" les camarades. La plus grande partie de ce qu'ils disent ou écrivent me paraît à côté de la vie, en dehors de ce qu'il faudrait dire ou faire pour créer un véritable mouvement révolutionnaire...Mais les meilleurs d'entre les Cdes ont tellement pris l'habitude de mettre des formules creuses à la place des choses existant réellement que je suis convaincu qu'ils ne peuvent pas comprendre cela. C'est une des raisons pour lesquelles le mouvement ne m'inspire plus confiance. Les différents "tournants" ou "redressements" ne changeront pas ce cours qui dure depuis des années et, à mon avis, il n'y a plus en France pour le Parti que deux issues : ou une liquidation plus ou moins longue qui nous ramènera à un état de secte sans aucune influence véritable sur la marche des événements ou une série d'actions aventureuses faites "pour le communiqué" et dont chacune coûtera de plus en plus cher, tant au crédit politique du Parti qu'aux ouvriers qui y participent ». (9 avril 1931).**

**« Mais tu comprendras certainement qu'avant d'en arriver là, j'ai essayé de continuer à rester le bon militant que j'étais...J'ai travaillé, j'ai réfléchi, j'ai examiné tous les aspects, toutes les conséquences...et j'en suis quand même arrivé là, c'est-à-dire à une sorte de suicide politique.... » .**

Après la liquidation du « groupe » Barbé/Celor (Été 1931), tout donne à penser qu'Albert Vassart s'installe dans une sorte de dédoublement ou de distance au rôle que facilitent le retour à une politique de Front unique moins radicale, l'orientation vers des politiques de Front populaire anti-fasciste et sa marginalisation au sein du groupe dirigeant par son affectation au secteur municipal. Entre-temps, il avait représenté le PCF auprès de l'IC (1934-1935), un poste d'attente et d'extériorisation des enjeux internes à la direction du Parti mais qui lui permit d'être un témoin majeur du tournant du Front populaire vu de Moscou.<sup>36</sup>

Ce que donne à voir la correspondance de la carrière d'A. Vassart est certainement ce qui est habituellement le plus difficile à documenter, à savoir le rapport subjectif que le militant entretient avec l'institution. De ce point de vue, cette documentation offre les

---

<sup>36</sup> Cilly et Albert Vassart, « The Moscow origins of the French Popular front », in *The Comintern : Historical Highlights*, édités par M. Drachovitch et B. Lazitch, 1966. Des papiers de Vassart, dont le manuscrit de cet article, ont pu être consultés à la bibliothèque de l'Université de Stanford.

matériaux indispensables, à une « description à la fois interprétative et explicative » du « sens indissociablement subjectif et objectif que prend après coup comme *carrière* (pour le sociologue mais aussi sous le regard rétroactif du sujet) une succession d'actions, réactives, défensives, logiques, anticipatrices, etc.), que celui-ci a choisies *en son nom personnel* pour gérer ses rapports avec le pouvoir contraignant d'un appareil qui lui a imposé anonymement la gradation prédéterminée des sanctions ou des récompenses correspondant à ses réponses (ou ses abstentions) choisies » (Jean-Claude Passeron, *Biographies, etc.*).

## UN COUPLE COMMUNISTE

Si la politique, et plus exactement la carrière politique au sein du mouvement communiste, est dans ces années 1928-1931 au cœur d'une sorte de drame pour A. Vassart, son couple avec Cilly lui offre une autre scène critique, simultanément entrelacée à la vie politique et affranchie des enjeux partisans, mais aussi compensatoire. Dans cette seconde dimension de la correspondance se joue la conception qu'ils entendent se forger, comme « communistes », de leur vie de couple. Si la situation contraint A. Vassart à faire le don le plus absolu de sa vie racontée, elle ne suffit pas à expliquer le désir de transparence qui transpire de leurs échanges. Tout y passe : non seulement les comptes rendus (avec envois d'attestations médicales) de l'évolution de son état de santé mais aussi ses fantasmes érotiques, l'aveu de son onanisme, celui de l'attrait de l'infidélité dans cette période de chasteté contrainte...<sup>37</sup>. Ils échangent aussi des livres, des romans en particulier, sur lesquels ils confrontent leurs *lectures*. Une véritable co-construction de ce que devrait être à leurs yeux un *couple communiste* est à l'oeuvre dans cette correspondance amoureuse. Pour comprendre cette surprenante entreprise, il faut rappeler l'évolution du monde communiste sur ces questions et surtout l'avant-gardisme des jeunes communistes allemands.

À la fin des années vingt s'opère la transition dans le monde communiste d'une conception assez avant-gardiste de la femme et de la famille, non exempte de contradictions, à une conception en réalité plus traditionnelle qui, sous couvert d'une revendication réaffirmée

---

<sup>37</sup> 27 mars 1931 : « J'ai un désir vraiment fou, ma chérie, d'être près de toi, de t'embrasser réellement, de t'aimer réellement. Je ne suis attiré par aucune autre femme que par toi... Et pourtant je ne peux pas attendre "chastement" notre union tant de fois reculée mais si mes rêveries ont des conséquences physiques artificielles, je sens que cela me cause une véritable dégradation physique et morale... ». Est-ce propre au masculin se demande-t-il. Le désir d'une autre femme existe même s'il n'y pense pas sans répulsion et tous deux semblent y avoir succombé au moins une fois, elle en juillet 29, lui en juillet 1930.

d'égalité, réinvestit biologiquement le social<sup>38</sup> : « Dès le milieu des années 1930 s'affiche et s'affirme une forme de féminité « classique », basée sur les artifices de la beauté, sur la famille et la maternité »<sup>39</sup>. Mais au moment de la constitution de leur couple et de leurs échanges épistolaires, en 1928-1931, les débats et les “utopies” des années vingt sur les relations homme/femme font encore partie de l'imaginaire amoureux des militants les plus désireux de transférer à l'ensemble des relations d'autorité les principes subversifs du marxisme. C'est le cas de Cilly, épouse de Willy Geisenberg, instituteur, ex-secrétaire de l'Internationale des Travailleurs de l'enseignement<sup>40</sup>. Membre du KPD dès sa fondation, Berlinoise, elle participe pleinement, comme l'attestent ses lettres, de la culture féministe du KPD des années vingt. La dénonciation de l'hypocrisie de la famille bourgeoise et de l'exploitation de la femme par l'homme fait partie des topiques du KPD devant orienter la vie sexuelle et de couple, notamment à Berlin pour ceux qui sont intégrés, ce qui est son cas, à la subculture de dirigeants familiaux de ces thématiques et expérimentant pour eux-mêmes un mode de vie libéré : « Contrastant avec ses éléments constitutifs, les femmes des principaux dirigeants mènent la vie privilégiée de la femme nouvelle de Weimar, souvent en compagnonnage ou mariées avec les leaders masculins. L'élite du mouvement communiste jouit de l'agréable style de vie des milieux d'avant-garde des grandes cités »<sup>41</sup>. Cilly, qui parle très librement dans sa correspondance de ses avortements, appartient à un parti communiste qui mène campagne pour l'abolition de l'article 218 du code pénal (criminalisant l'avortement), depuis sa fondation en 1919 et en a fait une de ses revendications principales<sup>42</sup> : non sans dilemmes : « En revendiquant le slogan “notre corps nous appartient” et en menant, seul, la bataille au Reichstag pour la complète décriminalisation de l'avortement, le KPD atteint les limites de ses propres analyses de classe »<sup>43</sup>. La « lutte sexuelle des jeunes » que conduisent les jeunes communistes allemands se déploie au début des années vingt : « Assistés par des docteurs et des avocats (incluant sans s'y limiter Wilhelm Reich), ils militent pour répondre aux besoins des jeunes urbains en conseils sur la

---

<sup>38</sup> Sur ces questions cf le chapitre que Brigitte Studer a consacré à « La femme nouvelle » dans *Le Siècle des communismes*, Seuil, 2004, p. 565-581.

<sup>39</sup> Ibid, p.573.

<sup>40</sup> Il y a cependant une ambiguïté dans l'identification de son époux : le secrétaire de l'Internationale des travailleurs de l'enseignement est prénommé par Laurent Frajerman, qui a consacré un mémoire à l'ITE, Ludwig Geisenberg. Willy était peut-être le prénom familial. Frajerman perd sa trace après 1928 et le tournant sectaire de l'IC et de l'ITE. Le *Biographisches Handbuch zur Geschichte der Kommunistischen Internationale* répertorie Ludwig Geisenberg, né en 1896, soit un an après Cilly. Un autre militant allemand se nomme Leo Geisenberg. Ce prénom se retrouve à plusieurs reprises dans la correspondance de Cilly et il dispose d'un dossier de requête dans les Archives de la Ligue des droits de l'Homme (BDIC, dossier 245/1649. Est-ce un frère de Willy ou un parent ?

<sup>41</sup> Atina Grossmann, « German Communism and New Women » (Dilemmas and Contradictions), in *Women and Socialism. Socialism and Women*, Edited by Helmut Gruber and Pamela Graves, New York/Oxford, 1998, pp.135-168.

<sup>42</sup> Article cité, p.142.

<sup>43</sup> Article cité, p.145.

sexualité, les contraceptifs, l'avortement, et de protection contre les parents ou les services administratifs répressifs » (p.~149). Cet avant-gardisme explique sans doute qu'Atina Grossmann puisse écrire que la recriminalisation de l'avortement en URSS en 1936 ait provoqué un choc et une confusion similaire à celui que suscitera le Pacte Germano-soviétique de 1939....(p. 159). Cilly, dont tout indique qu'elle participe pleinement de cette culture, impose vraisemblablement cette liberté de parole à laquelle elle est formée dans les années vingt au sein du KPD.

Albert Vassart semble lui aussi désireux de fonder un couple dont l'hypocrisie « bourgeoise » serait bannie. La correspondance est un des vecteurs des négociations de ce couple particulier qui doit gérer nombre de différences : homme/femme ; Autodidaxie-primaire / Études secondaires ; français/allemand ; non-juif/juif ; fidèle/exclue ; ouvrier / employée-comptable, etc... Le « procès » au sujet de son divorce au sein du PCA<sup>44</sup>, ses avortements, les réactions de sa mère à son style de vie, sa réaction aux formules amoureuses d'Albert Vassart, les effets éventuels sur la carrière de Vassart de sa dissidence Brandleriste, pour Cilly, ses tendances dépressives, les incertitudes sur son devenir professionnel, sa maladie pour Albert Vassart, autant d'incidents ou d'occasions qui conduisent à l'explicitation de leur conception du couple communiste.

Quelques exemples :

Craignant, ayant été exclue du PCA (juillet 1929), de jeter la suspicion sur lui, Cilly manifeste son inquiétude. La réponse de Vassart est l'occasion pour lui de caractériser les couples communistes :

**« Je n'ai jamais dissimulé ta situation politique et quoique "dans la ligne" j'ai indiqué que les conditions dans lesquelles tu avais été exclue étaient scandaleuses. J'ai également toujours dit que ton exclusion ne changeait absolument rien à mes sentiments ni à la confiance politique que j'ai en toi. Et aucun militant ne m'a critiqué car, comme tu le sais, il n'y a presque pas en France de "responsables" qui aient su amener leurs compagnes à participer au mouvement. La majorité, pour ne pas dire la totalité des femmes de militants, sont des ménagères plus ou moins sympathisantes ; quelquefois, elles sont au Parti, même "employées" dans l'appareil,**

---

<sup>44</sup> La séparation avec Willy Geisenberg passe par un divorce mais fait aussi l'objet d'une "instruction" interne au KPD. « Vendredi je t'écrivais de l'arbitrage devant le parti . Je n'aime pas raconter les événements de ce soir-là. C'était tellement dégoûtant de voir "découvert" devant les juges du parti, 3 camarades de la région berlinoise, toute ma vie de femme par un type comme Geisenberg qui faisait un long discours pour faire la preuve devant les camarades que je suis une femme "immorale". Je ne peux plus me souvenir de ce vendredi soir sans être dégoûtée. Tout notre amour sali et ces braves camarades, pères de familles et d'ailleurs allemands ne comprenais pas comme une femme, ayant un mari peut aimer un autre. On a ajourné le jugement et je ne sais pas comme on va juger, mais je sentais que ces hommes ne pouvaient pas cacher leur solidarité avec G. qui était aussi un homme. »

mais politiquement elles ne sont pas connues, elles n'ont pas de position, elles "suivent"...et le plus souvent, elles suivent sans grande conviction et sans chercher à comprendre.

Même "droitiste", ma Cilly, tu leur es infiniment supérieure en connaissance, en sincérité, en dévouement. Et je ne dis pas cela parce que je t'aime, en amoureux, mais parce que c'est absolument certain pour le militant que je suis. Par conséquent, il ne faut pas penser que tu me "compromettras" ou que tu me "gêneras" lorsque tu seras à Paris. Si je regrette ton exclusion, c'est parce que c'est toi surtout qui risque d'en supporter les conséquences ». (6 octobre 1929)

Un autre incident va lui donner l'occasion d'une réflexion sur le couple. Dans sa lettre du 3 août 1928, alors qu'elle co-habite encore avec Willy Geisenberg, Cilly parle de son amie Hilve :

« Hilve a aussi un fort chagrin. J'étais chez elle et elle m'a dit que son mari a aussi une autre femme. Elle n'est pas communiste, à 20 ans et il l'a dit à Hilve quand elle était déjà malade, il ne voulait pas tromper sa femme. Tu sais c'est un camarade anglais. Hilve est complètement désespérée. Tu sais que j'aime beaucoup Hilve. Elle est une des femmes les plus intelligentes que je connais. C'est une chose très compliquée, car son mari ne veut pas vivre sans elle parce que toute sa vie intellectuelle est lié(e) avec elle mais il ne peut pas quitter l'autre femme qui l'a attiré physiquement. Que faire ? J'étais complètement impuissante auprès de Hilve. Quand il aime une autre femme, pourquoi ne veut-il la séparation de Hilve ? Et quand il ne peut pas quitter Hilve, pourquoi ne peut-il pas quitter l'autre femme ? Je ne comprends pas encore bien et j'ai dit à Hilve qu'il faut être patiente.

Je te raconte cela parce que cela me préoccupe beaucoup, c'est le sort d'une de mes amies et leur union était toujours fort heureuse » (Lettre de C à A, 3 août 1928).

Ce cas d'école, si l'on ose dire, donne à Vassart l'occasion de livrer sa conception du couple :

« Pourquoi es-tu tellement surprise par l'attitude du mari de ta camarade H. Son aventure ne me paraît pas extraordinairement compliquée mais au contraire bien « masculine ». Le mari d'H. comme tous les hommes –ou presque – a besoin d'aimer la ou les femmes de différentes façons ou, si tu préfères, cherche à satisfaire des aspirations fort différentes. On peut dire qu'en général la femme « idéale » doit posséder trois sortes de qualités pour plaire entièrement à un homme : 1°- Affinité intellectuelle 2°- Attrait

physique. 3°- Qualités ménagères. Quand l'une ou l'autre de ces qualités manque, l'union en apparence bien équilibrée du début est bien vite boiteuse. Dans ces trois groupes de qualités la Ire et la 3<sup>e</sup> sont les seules vraiment durables. La deuxième au contraire peut changer très rapidement car c'est celle qui est la moins résistante aux « influences extérieures ».

Il est tout naturel qu'à un moment donné le mari d'H. ait aimé sa femme entièrement. Mais il n'est pas surprenant qu'actuellement il ne trouve plus auprès d'elle tout ce qu'il désire plus ou moins consciemment. Elle est pour lui une amie plutôt qu'une amante et personne ne peut dire, pas même l'intéressé, si cela pourra changer. L'attrait physique qu'exerce sur lui une autre femme n'est pas suffisant pour lui faire oublier toutes les autres choses qui l'attachent à H.

Nous ne sommes pas encore arrivés à un stade d'évolution où l'on admet que pour satisfaire différentes aspirations un être humain peut avoir des relations avec différentes personnes...L'adultère reste toujours la constatation et la condamnation de relations physiques alors que dans le monde intellectuel beaucoup d'unions « légitimes » couvrent des infidélités autrement profondes. S'il fallait dire ou dénombrer ce qu'est exactement l'adultère entre deux êtres qui sont liés « légalement », si l'on avait la curiosité ou le courage de rechercher pourquoi deux êtres se sentent attirés l'un vers l'autre, il faudrait certainement élargir le sens du mot « adultère » car il est bien certain que « l'infidélité » intellectuelle est pour certaines personnes beaucoup plus grave et plus complète que l'infidélité physique. Mais puisque nous n'en sommes pas encore là le mari de la pauvre H. a beaucoup de courage de poser la question comme il le fait. C'est un courage d'ailleurs inutile car il sera sans doute impossible à ton amie d'accepter le « partage » proposé. Je crois pourtant que c'est le seul moyen pour le moment. Avant de s'abandonner à l'idée de séparation, H. a une double bataille à mener. D'abord essayer de regagner entièrement son mari si toutefois elle l'aime assez pour pardonner la « faute » qu'il a commise. Ensuite réfléchir elle-même et peser les raisons pour lesquelles elle reste attachée à lui. L'aime-t-elle surtout physiquement ou au contraire parce qu'elle se sent intellectuellement beaucoup d'affinités avec lui. Dans l'un ou l'autre cas elle pourrait peut-être ou elle ne pourra pas tolérer l'infidélité partielle de son mari... ». (9 août 1928)

À cette conception, étonnamment « moderne » du couple, qu'on ne saurait comprendre sans l'associer aux « théories » subversives en cours au sein du mouvement communiste dans les années vingt, dont témoigne encore la publication de l'ouvrage

d'Hoernlé en 1933<sup>45</sup>, il faut adjoindre des attitudes dont Vassart sait lui-même qu'elles sont plus traditionnelles et qu'il impute aux dérives de son « amour » :

**« Je me sens tellement «pauvre» pour te donner ce que tu aurais besoin à tous les points de vue que c'est dans cette impression de «pauvreté» qu'il faut voir l'origine de mes hésitations et de mon peu d'audace pour te prier de venir près de moi...Je ne suis vraiment pas «révolutionnaire» pour tout ce qui concerne notre amour, je crains même d'avoir sur ce point une conception «petite-bourgeoise» du ménage que je voudrais installer pour toi et avec toi. L'amour et la misère me paraissent personnellement assez naturels, mais il me semble que notre amour a besoin d'un certain cadre pour vivre et se développer. Ce 6<sup>ème</sup> étage de la rue Rottemb. ne me paraît pas pouvoir être le cadre et j'en suis un peu attristé... » (12 septembre 1929)**

Notons qu'ils mettront en application leur conception du couple en s'avouant mutuellement leurs relations avec d'autres partenaires et en réussissant à distinguer, après de longs échanges, ce qui ressortit aux exigences souvent irrépressibles du désir sexuel «physique» et ce qui relève du « couple ». La modernité de leur relation de couple, on peut aussi la saisir dans leur échange sur Freud.

**L' « ouvrage du Dr Freud qui a pour titre *Essais sur la théorie de la sexualité*. Ce livre ne m'a pas appris grand chose, mais comme je le lisais avec toi, j'étais quand même très heureux d'y trouver la confirmation en même temps que l'explication des sentiments assez complexes qui sont à l'origine de toutes les manifestations du désir et des caresses chez les êtres normaux comme chez les anormaux : Peut-être l'as-tu déjà lu ? Il doit être très connu en Allemagne car le sujet est traité avec la méthode psychanalytique...Je vais maintenant chercher les autres ouvrages de Freud car je veux me familiariser avec la théorie des «Complex» qui te sert à expliquer l'origine et le développement de tes sentiments. Lorsque j'étais anarchiste, ces problèmes m'intéressaient beaucoup. Maintenant, le matérialisme m'a détourné de ces questions : mais comme je suis aussi follement amoureux et que ma tant aimée est une «disciple» de Freud, je veux essayer de savoir si elle a tort ou raison de**

---

<sup>45</sup> Hoernlé Edwin, *L'éducation bourgeoise et l'éducation prolétarienne*, ESI, paris, 1932 (préface de Masson alias Victor Fay). Edwin Hoernlé<sup>45</sup>, dans son ouvrage, généralise à la famille cette fonction insidieusement mutilante de la relation pédagogique « traditionnelle ». La famille est « un allié invisible de la bourgeoisie », affirme-t-il, les relations les plus fréquentes relèvent de l'autoritarisme : « le commandement se substitue automatiquement à la parole convaincante, la correction à la persuasion amicale, la querelle nerveuse à la direction patiente. Bref la contrainte remplace la camaraderie ».

**«suivre» les enseignements d'un tel guide... » (29 septembre 1929)<sup>46</sup>.**

Sans qu'on puisse ici, malheureusement, reprendre l'intégralité des faits qu'elle relate avec force détails, notons cependant que Cilly n'hésite pas à rendre compte de son avortement de septembre 1928, six mois après un précédent avortement, avouant son angoisse tout en récusant l'idée qu' Albert Vassart serait responsable de cet état de choses dont la nature, seule, veut qu'elle affecte les femmes.

### **Lectures romanesques et co-construction du couple**

Sans doute pour parfaire sa connaissance de la langue française mais aussi parce que tous deux sont manifestement de grands lecteurs<sup>47</sup>, leur correspondance est émaillée de leurs échanges sur les livres qu'ils lisent en commun et qu'ils s'expédient. Les romans choisis semblent l'être en effet pour l'écho qu'ils peuvent avoir sur tel ou tel aspect du clavier de leurs différences : *Axelle* de Pierre Benoît<sup>48</sup> pour la relation entre un français et une allemande (par analogie *Jérôme, 60° latitude Nord* de Maurice Bedel aussi) ; *Ô mon goye !*<sup>49</sup> de Sarah Lévy pour la relation entre un non-juif et une « juive » (notons que dans le questionnaire qu'elle remplit à Moscou, Cilly, à la question sur sa nationalité, répond comme il est d'usage de le faire en URSS : « Juive »). D'autres ouvrages, *Le Dieu des corps* de Jules Romain, *Climats* d'André Maurois ou *Les essais sur la sexualité* de Freud renvoient à leur « gestion » de leur relation amoureuse, en particulier la découverte pour Cilly du plaisir sexuel.

**« J'ai lu *La famille Perlmutter* et c'est, en effet très intéressant quoiqu'assez loin de la réalité. Il y a d'ailleurs dans tous les ouvrages de Panaït<sup>50</sup> un curieux mélange d'observation aigüe**

---

<sup>46</sup> Le 2 octobre 1929, Cilly met les choses au point sur Freud : « Quant à Freud, tu te trompes mon Albert. Je ne suis pas trop adhérente de la psychanalyse – au moins pas sans réserves. Il y a dans cette doctrine beaucoup de juste, mais Freud est un savant bourgeois et il ne connaît pas ou ne sait pas baser sa doctrine sur le matérialisme historique. Il y a quelques mois que le chef de notre groupe Thalheilmer [Auguste Thalheimer] a prouvé cela dans un article excellent qui à cet époque là encore paraissait dans *‘Rothe Fahne’*. Cela ne m'empêche pas de reconnaître que sur quelques questions essentielles de la vie sentimentale et intérieure des êtres humains Freud a eu des idées très justes. Mais on ne peut pas seulement expliquer la mentalité d'après la psychanalyse sans prendre égard au milieu et à l'ambiance sociale. Mais tu as raison de lire ces choses, il faut les connaître. Ecris-moi encore une fois sur ce sujet et dis-moi si tu es d'accord avec moi ou si j'ai tort ».

<sup>47</sup> Cilly est ainsi en état de proposer une sorte de panorama de l'évolution de la littérature allemande à la demande Vassart, ce qui implique, on s'en doute, une certaine familiarité certaine avec celle-ci.

<sup>48</sup> Pierre Benoît est un écrivain de droite, auteur de romans d'aventure comportant un certain érotisme. Ses héroïnes, qualifiées de « bacchante » ou d'« Amazone » conduisaient les hommes à leur perte.

<sup>49</sup> 1929

<sup>50</sup> Il s'agit bien sûr de Panaït Istrati, encore en cour dans le monde communiste, juste avant qu'il ne publie *Vers l'autre flamme* (3 volumes, 15 octobre, 1<sup>er</sup> Novembre et 15 novembre 1929) à la NRF. (le deuxième volume est en réalité de Victor Serge et le troisième de Souvarine).

sur les êtres et les choses en même temps qu'une grande part de fantaisie et de pure imagination... » etc... (26 août 1928)

« Je suis heureux que tu aies trouvé quelque intérêt à lire *Axelle*. L'auteur n'est pas un écrivain populaire, bien au contraire. Il a écrit des romans considérés comme des chefs d'œuvre ; entre autres *L'Atlantide* qui a connu en France un grand succès. (...) Je t'ai déjà parlé un peu des deux autres livres. *Mon amour, où es-tu* et *Jérôme*. ce sont deux livres récemment parus. *Mon amour* a été couronné par l'Académie Française. *Jérôme* a obtenu le prix Goncourt. Ni l'un ni l'autre de ces livres ne mérite une telle distinction car ils ne peuvent supporter la comparaison avec d'autres livres qui sans avoir été « couronnés » leur sont beaucoup supérieurs. Mais comme tu m'as demandé des livres récents je cherche pour te les envoyer ceux dont on parle actuellement ». <sup>51</sup>  
(6 septembre 1928)

« Je suis heureux que *Le Dieu des corps* t'ait intéressé. Je craignais qu'il ne te choque un peu car il y a des détails que les gens bien pensants appelleraient « perversité ». Moi, il m'a paru profondément humain : j'ai retrouvé en le lisant bien des choses que j'ai éprouvées chaque fois que j'ai eu le bonheur, sous des formes plus diverses et toujours renouvelées qu'il n'y a entre les deux amants du livre... Je t'enverrai *Lucienne* s'il existe toujours en librairie mais ce n'est pas dans ce livre que tu trouveras les confidences de la femme. C'est la vie de la jeune fille et je crois que les impressions de la femme paraîtront dans le livre annoncé *Quand le navire* » (7 mars 1929)

Bien loin de limiter leurs lectures romanesques aux auteurs conseillés ou connus pour leur proximité au mouvement communiste, Albert Vassart et Cilly prospectent la littérature « dont on parle » : Colette est à ce titre mentionnée en passant. Certes, elle a lu *Colas Breugnon* de Romain Rolland et Vassart lui propose de lire la trilogie de Jules Vallès (*L'enfant*, *Le bachelier*, *L'insurgé*), mais ils ne s'interdisent aucun roman dont ils peuvent penser que la lecture les incitera à discuter leur relation. *Ô mon goye !* de Sarah Lévy, dont les deux « héros » appartiennent aux classes dirigeantes vaut à Albert Vassart qui l'a offert dédicacé, une « mise au point » de Cilly sur la bourgeoisie juive.

« O mon Goye »...livre petit-bourgeois...Elle y reconnaît parfaitement son milieu d'origine... « mais c'est tellement loin et passé depuis longtemps que je ne puis point comprendre les soucis de cette femme (Sarah) » etc..

---

<sup>51</sup> Il s'agit de *Jérôme*, *60 latitude Nord*, de Maurice Bedel, Prix Goncourt 1927. *Axelle* et *L'Atlantide* sont de Pierre Benoit. *Le Dieu des corps* dont il parle un peu plus loin dans la correspondance est de Jules Romains.

**Elle répond à sa dédicace que nous ne connaissons malheureusement pas :**

**« Mais cette inquiétude me vient très rarement. Nous sommes bien fait l'un pour l'autre, mon chéri, et je n'ai jamais songé qu'il y a entre nous –communistes tous les deux- quelque différence de religion (nous n'en avons plus) ou de race. Mais naturellement ce livre était très intéressant et le petit Jean qui l'a vu sur ma table disait en riant : « que le camarade Vassart s'intéressait d'une façon surprenante des juifs, depuis un certain temps », et il voulait l'emprunter ». (28 février 1929)**

Les lectures enfin sont propices à l'explicitation de leurs différences culturelles. Vassart craint, n'étant qu'un « primaire », de lui être inférieur dans l'explication de texte et Cilly s'emploie à le rassurer en distinguant « l'instruction » de « l'intelligence » et en se moquant gentiment de lui qui, tout en répudiant tout penchant à l'intellectualité, n'en écrivait pas moins, à ses yeux, de bien jolies « dissertations »....<sup>52</sup>.

Albert Vassart, comme l'atteste cette correspondance, s'est résolu, comme beaucoup d'anarcho-syndicalistes, à la « nécessité » d'un outil discipliné, le Parti, mais il n'investit pas celui-ci d'une fonction surmoïque ou comme objet, au sens psychanalytique du terme, ni ne peut se réfugier dans une posture cynique. D'où l'extrême importance chez lui d'un accord *intellectuel* au Parti qui procède à la fois d'un investissement dans la théorie et d'une sorte d'auto-analyse critique dont sa relation avec Cilly, sur une autre scène, fait aussi l'objet. Tout donne à penser qu'il s'agit bien là d'une disposition particulièrement enracinée, qui aurait éventuellement pu le conduire à prendre la tête d'une opposition s'il n'avait ressenti l'illégitimité de cette prétention. Telle est du moins l'hypothèse que le faisceau d'indices que nous avons reconstitué permet de suggérer. Pris au piège de ces impossibilités, lui restent, comme il le reconnaîtra lui-même, le repli au sein du Parti sur des postes plus techniques et l'espoir que les choses évolueront favorablement.

---

<sup>52</sup> Dans le questionnaire biographique qu'elle remplit à Moscou en 1934 alors qu'elle accompagne Albert Vassart et qu'elle est correspondante du magazine *Regards*, Cilly déclare 2 enfants de son mariage avec Willy Geisenberg et se dit comptable de profession. Ses parents sont, dit-elle, des « petit-bourgeois et elle est de nationalité « Juive » et de citoyenneté « Française ». Elle dit avoir achevé des études secondaires en Allemagne et parler le français, l'allemand et l'anglais, « imparfaitement ». Embauchée le 15 Novembre 1934, elle sera débauchée le 1 Mai 1935. Elle s'explique longuement dans une lettre au CC du Parti Communiste Allemand datée du 25 mars 1932 où elle demande sa réintégration au PC sur son opposition. Tout en reconnaissant une « grave faute et que les suppositions avec lesquelles j'ai adhéré au groupe Brandler étaient absolument fausses », elle détaille ses positions sur différentes questions en litige (la question syndicale, celle du Front unique, la question de l'appréciation de la social-démocratie, celle du danger de guerre, etc). Elle obtient sa réintégration en janvier 1933 et, grâce à Vassart, accéda à un poste de collaboratrice au bulletin de la Caisse des syndicats de France.

## LES AUTOBIOGRAPHIES DE PARTI DE 1932 ET 1933<sup>53</sup>

Nous ne détaillerons pas ici les deux ACI que rédige Albert Vassart en 1932 (mais étrangement datée de 1931<sup>54</sup>) et en 1933, cette dernière renvoyant à la précédente que Vassart estime plus détaillée. Nous en retiendrons principalement quelques éléments de la stratégie discursive qu'on peut déduire au regard des confidences faites quasi simultanément à Cilly. S'il ne dissimule pas ses désaccords politiques, il insiste sur le fait qu'ils n'ont jamais constitué un point d'appui à un quelconque travail fractionnel, ce qui, dans cette période de dénonciation du « groupe », serait évidemment l'impardonnable faute. Mais il ne reconnaît pas qu'alors qu'il s'apprêtait à quitter le Parti communiste, Cilly l'encourageait à rester au Parti et à chercher des alliés au sein du Parti... autrement dit à s'engager dans le travail fractionnel. Il ne dit mot du fait qu'il a effectivement réfléchi à cette hypothèse, puis qu'il l'a écartée.

**« Depuis mon entrée au Parti je n'ai jamais fait partie d'une opposition organisée. Mais j'ai fait de l'opposition à la ligne du Parti principalement à partir de mars 1930 et jusqu'après le 11<sup>e</sup> Exécutif de l'I.C. Ma position a été condamnée à la Conférence nationale de mars 1930 – où j'étais rapporteur sur le travail syndical – et à la Conférence nationale de mars 1931 ainsi que par plusieurs C.C. » (ACI, 1931-1932)**

Son penchant pour l'auto-analyse se manifeste néanmoins dans l'ACI lorsqu'il propose lui-même une évaluation de ses compétences qui met l'accent à la fois sur l'étendue de ses connaissances et sur le doute quant à la « qualité » de ces connaissances. On est là certainement au cœur d'un des dilemmes du cadre dirigeant communiste :

**« Mes connaissances marxistes sont très limitées. J'ai fréquenté l'école de Bobigny. Avant et depuis j'ai lu passablement : à peu près tout ce qui existe d'œuvres marxistes en langue française. Mais évidemment "avoir lu" ne peut pas signifier avoir étudié de façon approfondie. Comme connaissances générales, je suis un primaire. J'ai quitté l'école à 11 ans avec un certificat d'études. Depuis j'ai lu mais toujours sans étude systématique. Je ne me connais pas d'aptitudes particulières. Je peux écrire assez correctement un**

---

<sup>53</sup> Un peu court sur les ACI, il faudrait au moins dire que les responsables des cadres ne sont pas exemptés de l'exercice autobiographique et souligner son goût pour les « belles biographies », celles qui se livrent, qui explicitent, qui donnent à penser.

<sup>54</sup> Ce n'est pas un cas unique. D'autres Autobiographies de Parti sont antidatées, des faits présentés dans la notice étant postérieurs à la date. Nous n'avons trouvé aucune explication convainquante de cette constatation.

**article. J'étais un agitateur passable avant d'être arrêté par la maladie. Le terrain sur lequel je me sens le plus à l'aise est certainement le travail syndical. Je n'aime pas beaucoup parler des choses que j'ignore ou que je connais à moitié seulement. C'est sans doute pour cela que j'ai pu faire quelquefois des discours reconnus bons. Mais ce goût des choses précises n'est pas toujours une véritable qualité pour un militant » (ACI, 1931-1932)**

## LES MÉMOIRES

Dernier type d'ego-document, les *Mémoires*<sup>55</sup>. L'homme qui les rédige ne dit mot de ses motifs ni de son projet mémoriel. Ces *Mémoires* ne comportent pas d'introduction et il n'est pas certain qu'il ait lui-même donné ce titre : le paratexte fait donc étrangement défaut. On sait qu' Albert Vassart tirait un bilan amer de son expérience militante, l'« expérience d'un métallo de tempérament libertaire devenu non un “robot” mais un apparatchick, un révolutionnaire professionnel, mettant le parti au-dessus de tout sans jamais cesser de chercher à comprendre et qui a tenu jusqu'au moment de la nausée pour constater à retardement qu'il avait pris une mauvaise route et lutté pour un idéal progressivement dénaturé. » (note d'A.V. pour une conférence au Cercle Zimmerwald, le 27 janvier 1957). S'il s'agit d'un récit de vie, cette vie s'arrête en 1934, quand Vassart ne se considère plus comme un témoin privilégié du groupe dirigeant. Il ajoute un *addenda*, cependant, par un témoignage sur le processus de décision qui conduisit aux politiques de Front Populaire où il se donne un rôle clef : ne fut-il pas dans cette période le représentant du Parti communiste français auprès de l'IC. Témoin sans doute trop conscient du caractère énigmatique de cette histoire, et rétif aux facilités dénonciatrices, Vassart se réfugie dans un récit factuel qui ne répond à aucun horizon d'attente : ni pamphlet vengeur ni acte d'accusation mais récit élagué, fondé sur ce qu'il a personnellement vécu et sur les responsabilités qu'il a effectivement exercées. Le manuscrit, reprographié, passera de mains en mains, bénéficiant de ce statut incertain de *document* sur la « vie intérieure » du Parti communiste à une époque où le secret de Parti tenait lieu, pour les uns, de devoir d'autocensure et pour les autres de signe démonologique, de mystère à percer, c'est-à-dire à entretenir....

Au terme d'une vie où ses croyances communistes, objets d'ajustements formateurs d'abord puis d'ajustements traumatiques jusqu'à leur abandon, Albert Vassart s'attarde sur sa philosophie, qu'il nomme « dialectique », dans laquelle il voit une dimension structurante et

---

<sup>55</sup> Sans date, 426 pages. On dispose de plusieurs versions à la dactylographie différente mais au contenu identique.

permanente de sa « personnalité », sous-jacente à ses prises de position successives. Il y consacre trois pages (p. 76/77/78) de ses *Mémoires*.

**« Finalement, grâce à Kurella, j'ai appris à Bobigny que la méthode d'analyse marxiste était basée sur quatre règles fondamentales :**

- 1) – Rien dans ce monde n'est absolument immobile ou définitivement fixé. Tout évolue et subit des transformations (naissance, croissance, déclin, disparition). L'analyse marxiste se propose et permet de prévoir le sens et les étapes de ces transformations.**
- 2) – Rien dans le monde n'est isolé. Il n'y a pas de développement absolument autonome. Tout subit l'influence du milieu qui l'entoure et exerce aussi une influence sur ce milieu. Par conséquent, il faut toujours voir les choses dans leur ensemble ; analyser non seulement chaque question « en soi » mais en la rattachant à une époque, un milieu social, un pays réel, etc...  
L'analyse marxiste permet de discerner ce qui est essentiel ou secondaire pour une question et dans un milieu donné ce qui peut favoriser ou contrecarrer l'évolution dans le sens du progrès économique, politique ou social.**
- 3) – Rien dans le monde ne se développe selon une harmonie préétablie. Le rythme de l'évolution est inégal, contradictoire. Ce développement inégal et contradictoire entraîne des modifications continues dans le rapport des forces ; il provoque dans des domaines très différents des crises de différente nature.**
- 4) – Dans une société divisée en classes, ayant des intérêts opposés, il n'y a pas de neutralité ni d'opinion « au-dessus de la mêlée », il ne s'agit pas de choisir entre ce qui est bien ou mal selon les règles de la morale « bourgeoise » - morale de la classe dominante qui opprime le prolétariat mais de se placer toujours au point de vue des intérêts historiques de la classe ouvrière chaque fois qu'il faut prendre position sur une question ».**

Cet intérêt pour la méthode d'analyse marxiste, on en retrouve effectivement la trace dès 1926, dans sa brochure sur la stratégie des grèves, mais aussi dans sa correspondance avec Cilly. Celle-ci se remémore avec une certaine admiration ses propos sur la dialectique marxiste. Il n'est pas interdit non plus de voir dans son amitié pour Georges Politzer l'effet d'une certaine attirance pour la philosophie. Cette attention au « changement » structure aussi une auto-réflexivité vraisemblablement assez rare. *In fine*, malheureusement, tout se passe comme si « l'évolution dialectique » dont il a été l' « objet » et le « sujet » gardait sa part d'irréductible opacité.